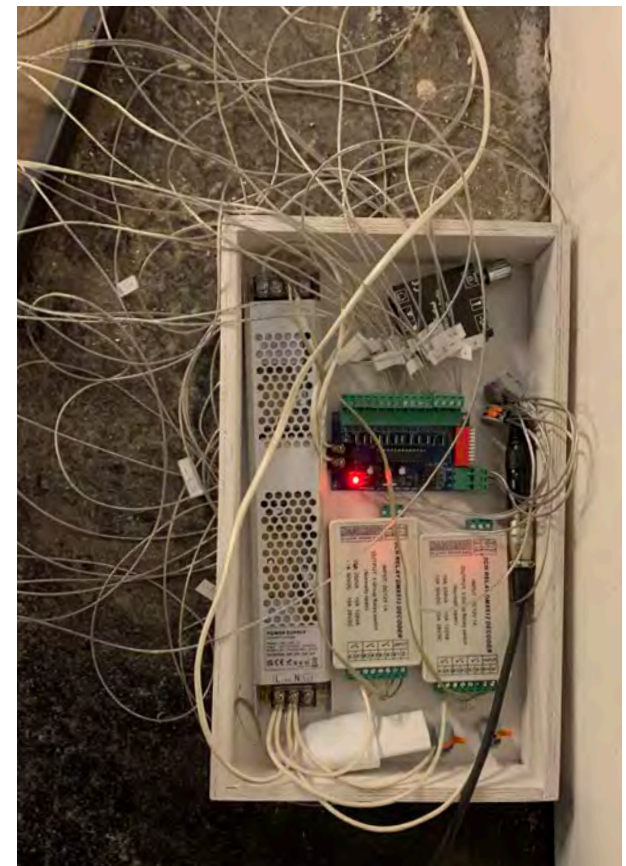
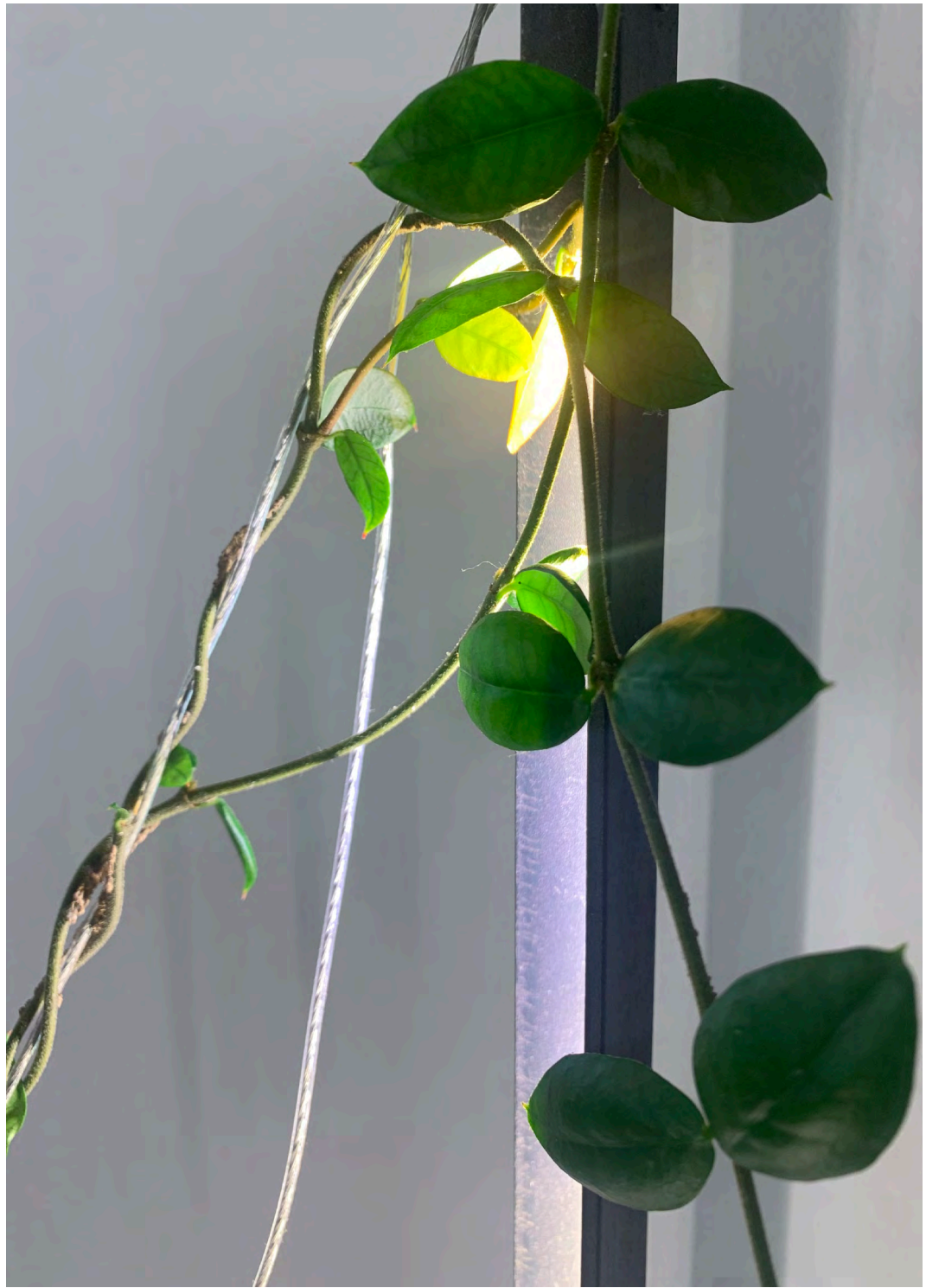




Altered World (protocol), 2023 — Acier, bois, led bars, résistances, haut-parleur, programmation DMX, *Trachelospermum jasminoides*

Le monde a toujours été donné au vivant dans un ordre établi — jusqu'à aujourd'hui, où plus rien ne semble aller de soi. Et si ces perturbations affectaient l'origine du vivant, le végétal ? *Altered World (protocol)* est une expérience — esthétique, et vivante. Une plante y reçoit de manière dissociée la lumière et la chaleur, alternativement, selon des cycles programmés. Comme si le soleil s'était lui-même dissocié. Elle est aussi baignée des sons d'une journée-type en différents points du monde, découpés selon des tranches horaires et permutés au rythme d'une progression harmonique constante au piano. Sa croissance en sera-t-elle perturbée ? Si oui, de quelle manière ? Dans le jardin de la fondation, la même plante est plantée, et devant elle est inscrit, sur une plaque d'arboretum : *Altered World (protocol) : Control*. Elle est le témoin.







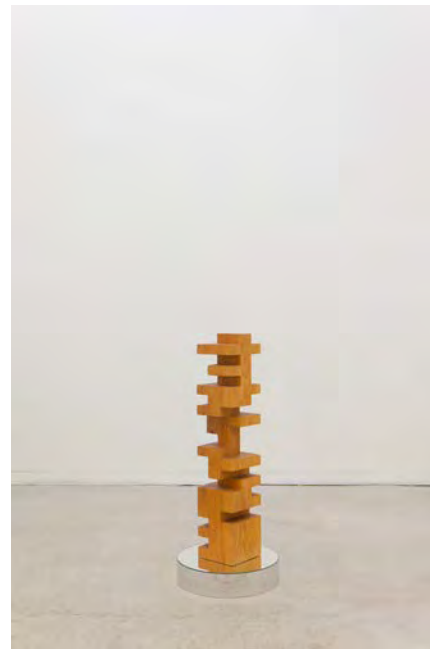
***Je resterai** – jusqu'à ce que – je nous ai épuisés, 2024 – Chêne massif ebonisé, socle miroir rotatif*

Les mots deviennent de plus en plus profonds dans ces sculptures, et leur transformation en Morse creuse le bois jusqu'à en faire des sculptures proches de l'architecture.



*Je resterai – jusqu'à ce que – **je nous ai épuisés**, 2024 – Chêne massif ebonisé, socle miroir rotatif*

Les mots deviennent de plus en plus profonds dans ces sculptures, et leur transformation en Morse creuse le bois jusqu'à en faire des sculptures proches de l'architecture.



Je resterai, 2024 — Chêne massif, socle miroir rotatif

Les mots deviennent de plus en plus profonds dans ces sculptures, et leur transformation en Morse creuse le bois jusqu'à en faire des sculptures proches de l'architecture.



Desseins, 2022 — 1% artistique collège Nelson Mandela — Champigny-sur-Marne

Desseins est un projet global pour le collège Mandela, une proposition d'intervention qui apostrophe le passant, les élèves comme les personnels. C'est un jeu sur la parole, l'engagement et l'espoir, une voix qui parle à tous et qui nous parle à l'oreille en même temps, une présence large et discrète, un horizon. *Desseins* est un projet davantage qu'une oeuvre : c'est un ensemble de propositions qui se développe sur le site et le temps du collège. C'est l'envie de lier entre elles toutes les composantes majeures de ce lieu : le langage, la nature, l'expérience de la construction de soi et du commun. Faisant bien sûr écho au dessin que chaque élève commence à faire de sa vie, cette proposition, d'une certaine manière, fait dessin sur le site et dans l'espace. Au premier lieu (ou au premier temps) de *Desseins* il y a le texte et le langage. Partir des mots (ceux de Nelson Mandela, des écrivains aussi) pour appréhender le monde et le faire nôtre. Ce sont eux que j'ai choisis, et que je déploie, incarne et, presque, met en scène dans le collège. Avec Mandela, Édouard Glissant est l'autre figure majeure que je convoque, au centre de tous nos questionnements contemporains.

Agis dans ton lieu, pense avec le monde / Accorde ta voix à la durée du monde / écris en présence de toutes les langues du monde / (écouter les pensées de l'eau ou des arbres)

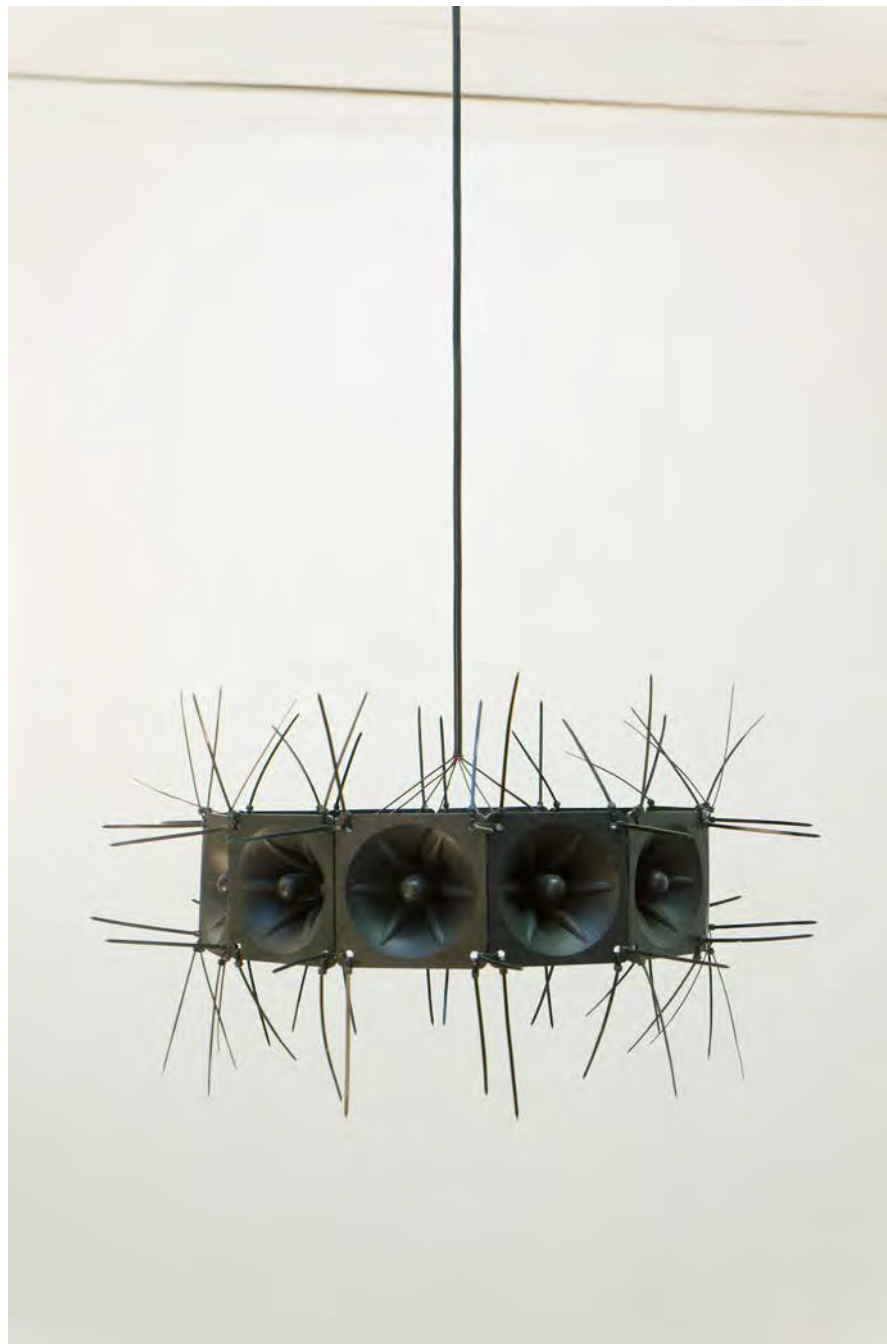
Il s'agirait de produire l'espace de l'espèce humaine comme oeuvre collective / (Le désir impossible de toutes les langues du monde)





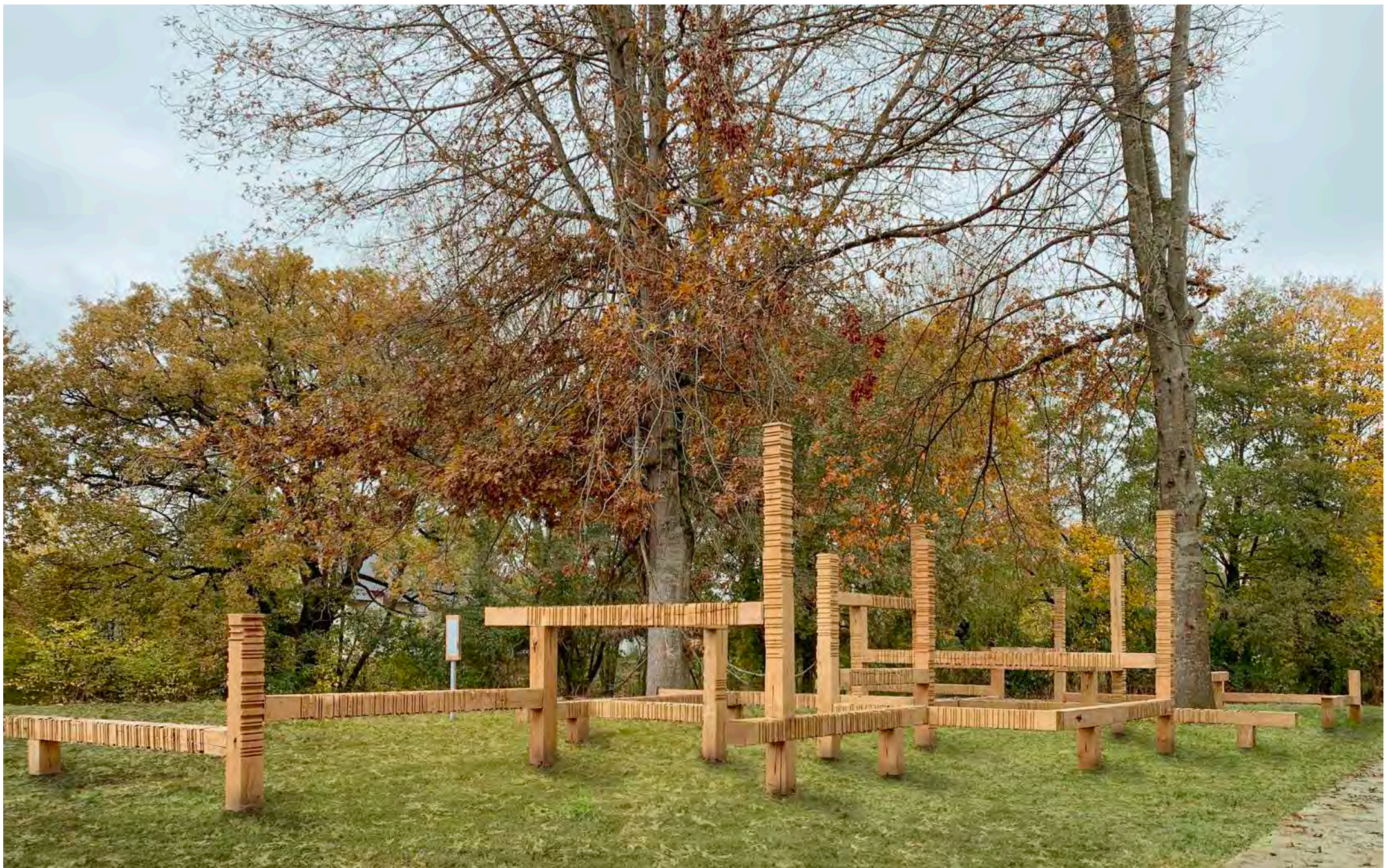
Ring, 2024

Une couronne ou une sonnerie, une sirène. Les voix de 4 poétesses se mélangent, la pièce tourne lentement, les sons et les voix s'éparpillent. Chuchotés, les mots de Marie de Quatrebarbe, Voltairine de Cleyre, Virginie Poitrasson et Laura Vazquez disent un état du féminisme à travers les âges, jusqu'à aujourd'hui.



***Ring*, 2024**

Une couronne ou une sonnerie, une sirène. Les voix de 4 poétesses se mélangent, la pièce tourne lentement, les sons et les voix s'éparpillent. Chuchotés, les mots de Marie de Quatrebarbe, Voltairine de Cleyre, Virginie Poitrasson et Laura Vazquez disent un état du féminisme à travers les âges, jusqu'à aujourd'hui.



Ensemble, 2021 – 1% artistique IUT de Tarbes

Ensemble est pour moi une proposition : celle d'un espace où être ensemble, d'un lieu où se retrouver, croiser ou rencontrer d'autres personnes; celle d'être avec la nature, dans un temps particulier, soustrait au rythme habituel de nos existences ; celle de vivre dans les mots, d'avoir une relation charnelle, tactile, avec eux. C'est un texte composé de mots et de phrases de Georges Perec, Marielle Macé, Gilles Tieberghien, Henri Lefebvre, se posant toutes la question de notre rapport à l'espace et de la manière que nous avons de construire nos vies. Ces textes, composés en code morse sur des poutres de bois, forment un espace de jeu – social, humain, et intellectuel.



Ensemble, 2021 – 1% artistique IUT de Tarbes

Ensemble est pour moi une proposition : celle d'un espace où être ensemble, d'un lieu où se retrouver, croiser ou rencontrer d'autres personnes; celle d'être avec la nature, dans un temps particulier, soustrait au rythme habituel de nos existences ; celle de vivre dans les mots, d'avoir une relation charnelle, tactile, avec eux. C'est un texte composé de mots et de phrases de Georges Perec, Marielle Macé, Gilles Tieberghien, Henri Lefebvre, se posant toutes la question de notre rapport à l'espace et de la manière que nous avons de construire nos vies. Ces textes, composés en code morse sur des poutres de bois, forment un espace de jeu – social, humain, et intellectuel.



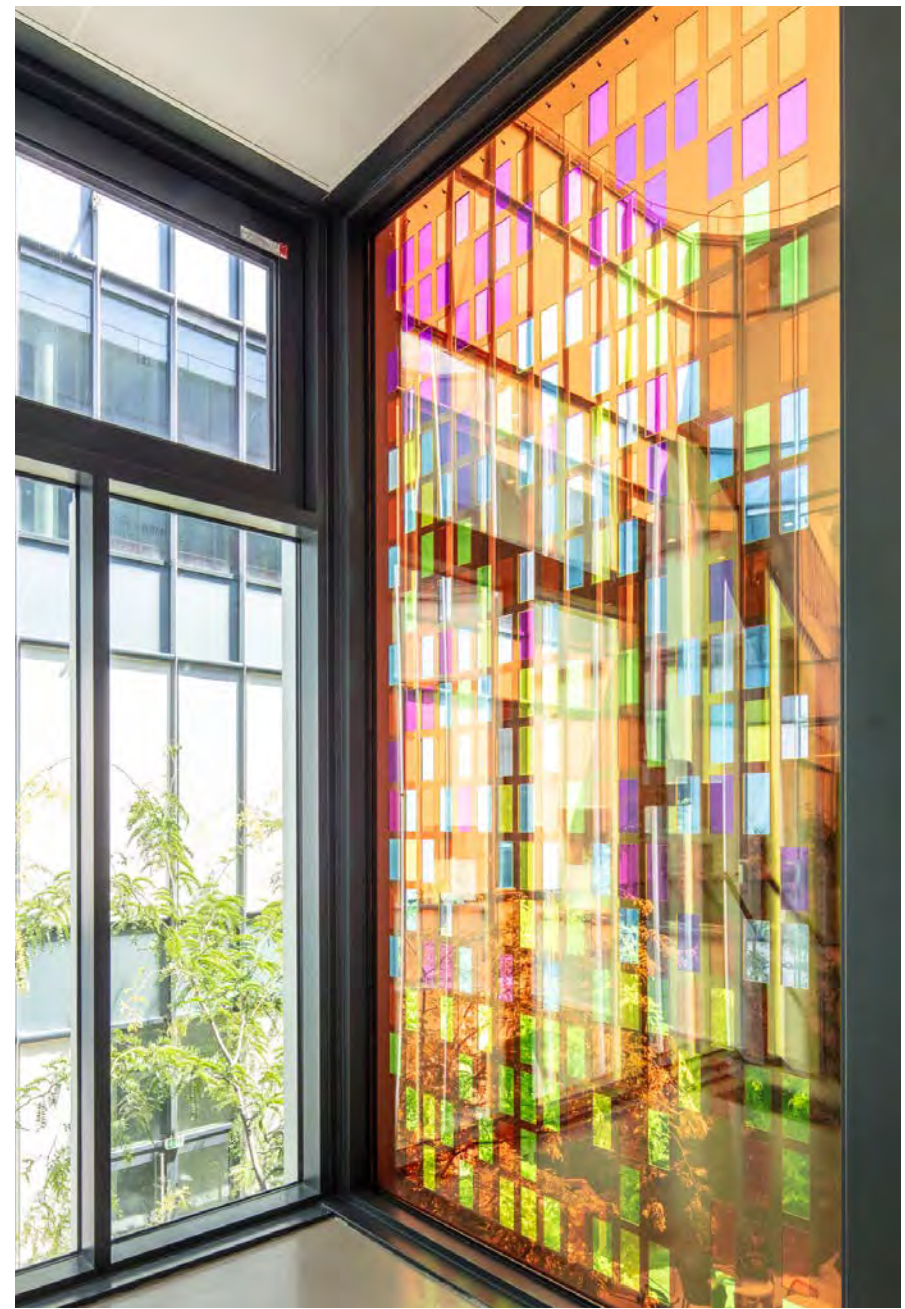
***Species*, 2024**

Un assemblage peut-il créer une espèce ? De quelle nature est-elle alors ? Les voix semblent emprisonnées mais rien ne peut les retenir, elle se mélangent, la pièce tourne lentement, les sons et les voix s'éparpillent. Chuchotés, les mots de plusieurs poètes disent une adresse sans cesse répétée à former communauté de manière toujours plus ouverte et libre.



***Species*, 2024**

Un assemblage peut-il créer une espèce ? De quelle nature est-elle alors ? Les voix semblent emprisonnées mais rien ne peut les retenir, elle se mélangent, la pièce tourne lentement, les sons et les voix s'éparpillent. Chuchotés, les mots de plusieurs poètes disent une adresse sans cesse répétée à former communauté de manière toujours plus ouverte et libre.

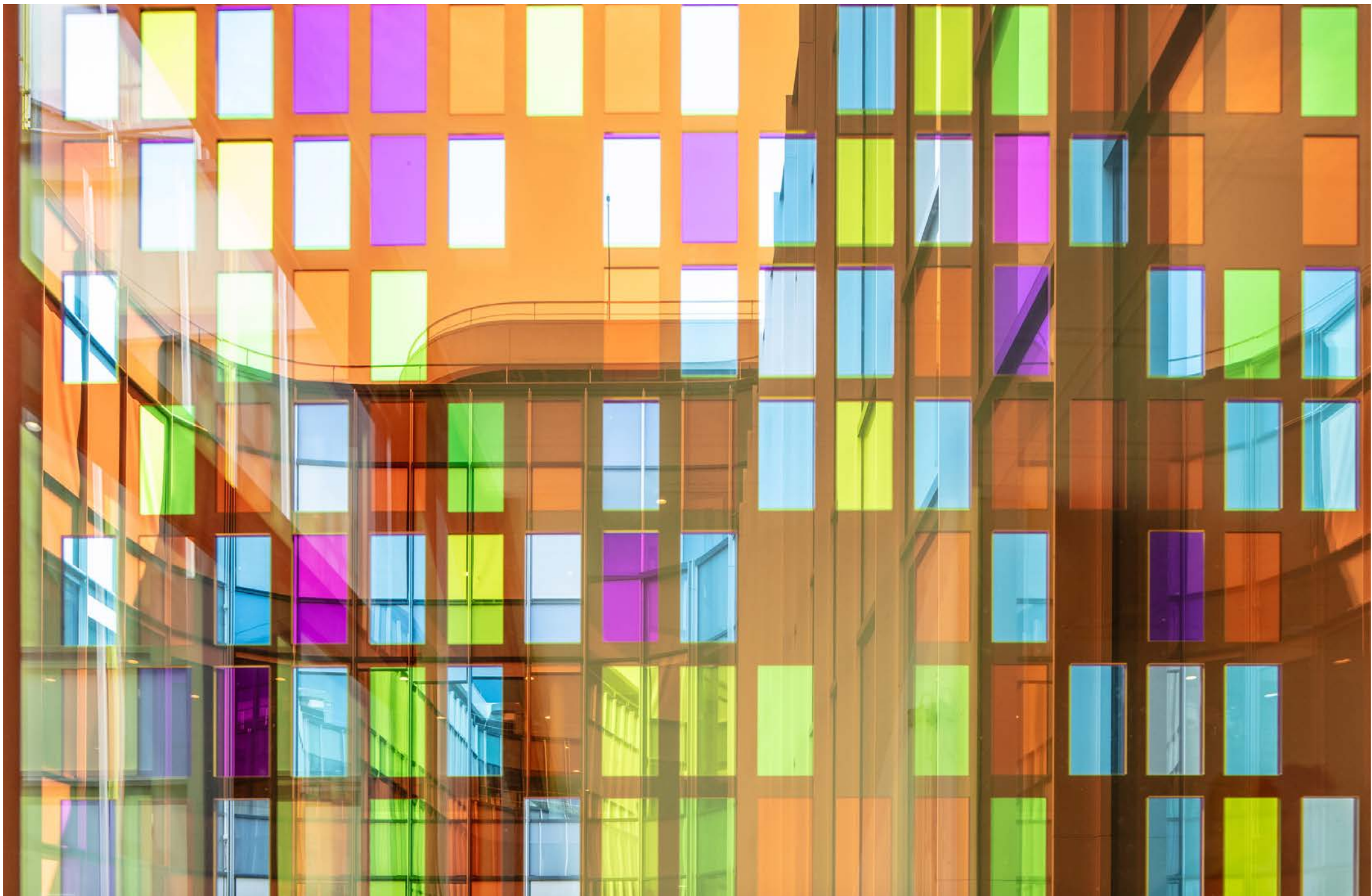


***Chaque jour est un magnifique jour*, 2022-2023 – 1% artistique MaCl – Grenoble**

Chaque jour est un magnifique jour est une proposition en échos, une mise en résonance des questions posées par John Cage dans son ouvrage *Silence*. Parce que le travail de John Cage a toujours été un outil pour questionner le monde, et que sa volonté était que chacun – véritablement chacun – puisse s'en emparer, pour développer sa réflexion et son expérience propres du monde. *Chaque jour est un magnifique jour* est une installation qui se propose comme une partition, destinée à l'interprétation de l'environnement, un filtre pour recomposer notre regard sur le monde, pour se relier à tout ce qui nous entoure. Elle consiste en un ensemble de propositions plastiques basées sur des écrits de John Cage. Faisant appel à différentes techniques, elles forment toutes ensemble une sorte de grand jeu à l'échelle du patio, convoquant des idées, des sensations, des perceptions multiples.



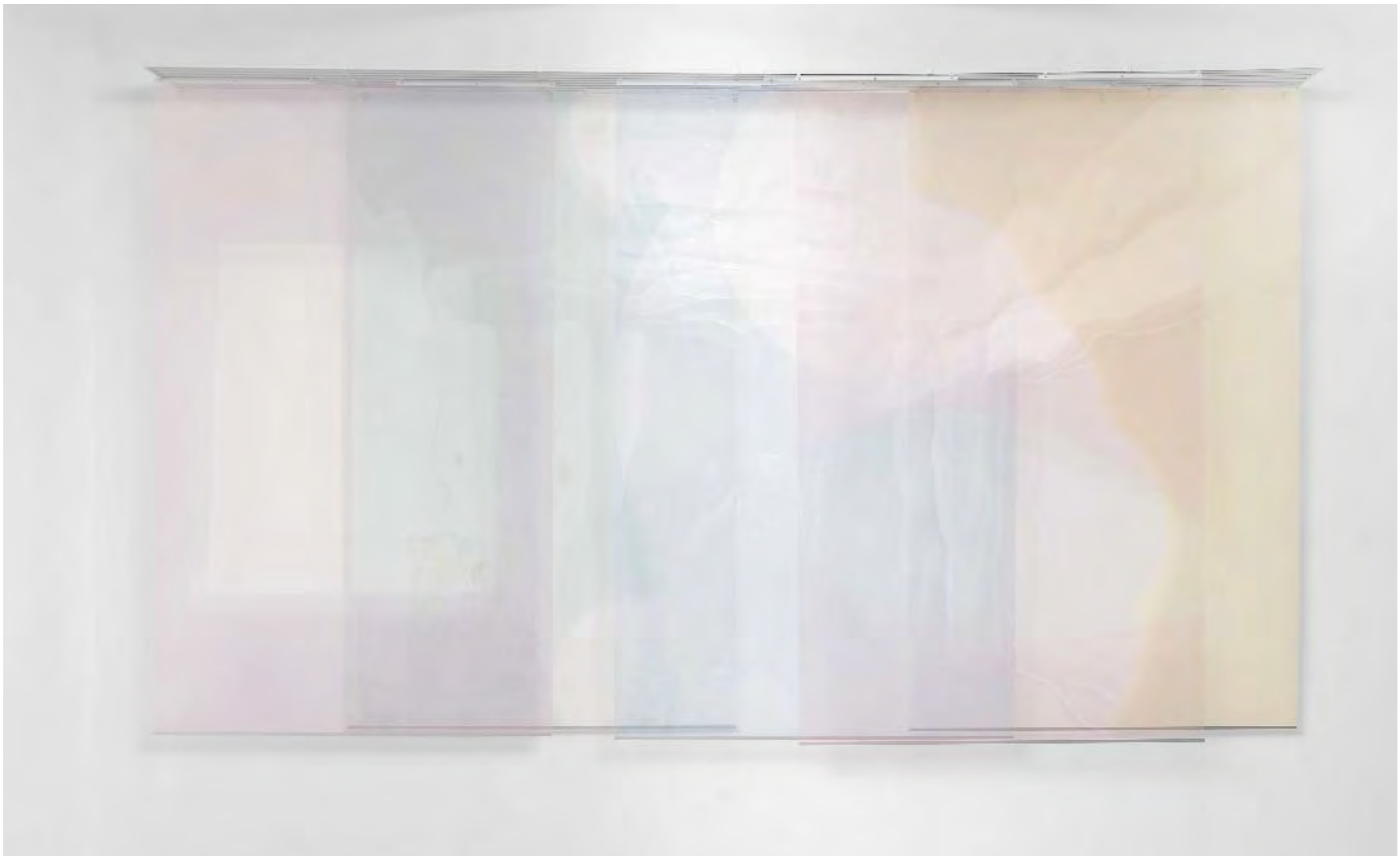
Chaque jour est un magnifique jour, 2022-2023 — 1% artistique MaCl — Grenoble



Chaque jour est un magnifique jour, 2022-2023 — 1% artistique MaCl — Grenoble



Chaque jour est un magnifique jour, 2022-2023 — 1% artistique MaCI — Grenoble



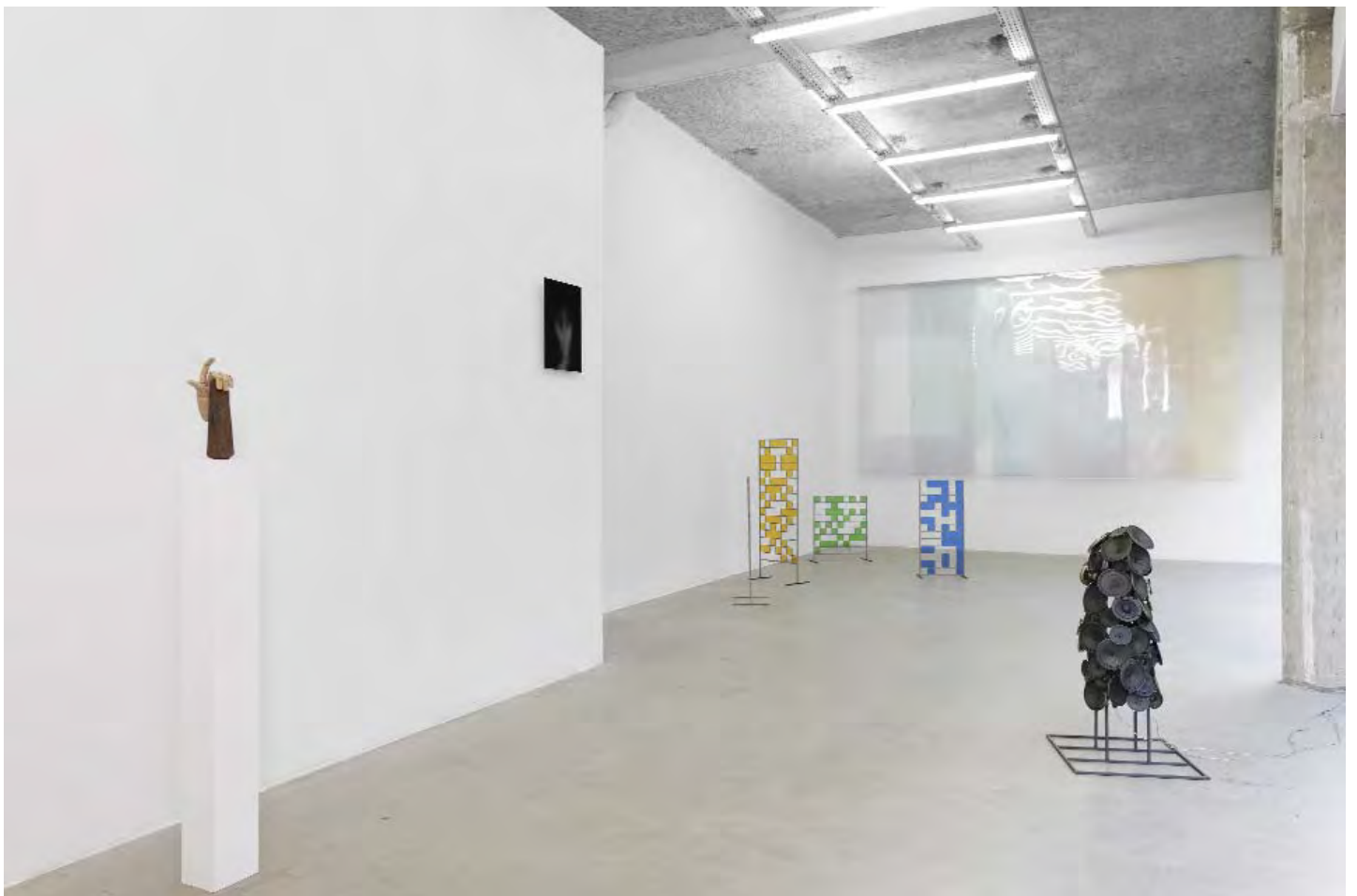
Composition, 2018, PETG et peinture aérosol sur rails, 215 x 400 cm

Les formes qui structurent la narration de 2 films (de Maya Deren et Leos Carax) sont mises en couleurs et placées sur des rails leur permettant de recomposer une infinité de variations. Cette pièce est l'équivalent d'un fond de scène de théâtre : elle est déplacée dans l'exposition *Appassionata (un opéra)* à chaque acte de l'exposition, fonctionnant comme son horizon sans cesse mouvant.



Le Dormeur, 2018, 103 x 103 cm (Résine époxy, cendre, plomb et châssis acier) et **Les Amants**, 2018, 204 x 89 cm (Résine époxy, cendre, plomb et châssis acier)

2 teintes se mélangent en emprisonnant les cendres de la partition de Il Sonno, cantata a due de Alessandro Scarlatti pour 2 voix qui sont 2 faces de la même personne.
Langue, gémissements — Cruauté grondée (ou la rencontre de deux Duetti da camera, de Lotti et Haendel).



Appassionata (an opera) - Act I - Exhibition view - Galerie Sultana - 2018



Les Servantes - Voix IV (après Paul Celan) [Qui est seul avec la lampe / Pour y lire n'a que sa main.], 2017, cuivre et programmation lumineuse

Le premier poème du recueil *Grille de Parole* du poète germanophone Paul Celan est traduit en impulsion lumineuses et ainsi "lu" par un ensemble de sculptures inspirées des servantes. ces "minimum de lumière" utilisés sur le plateau des théâtres.



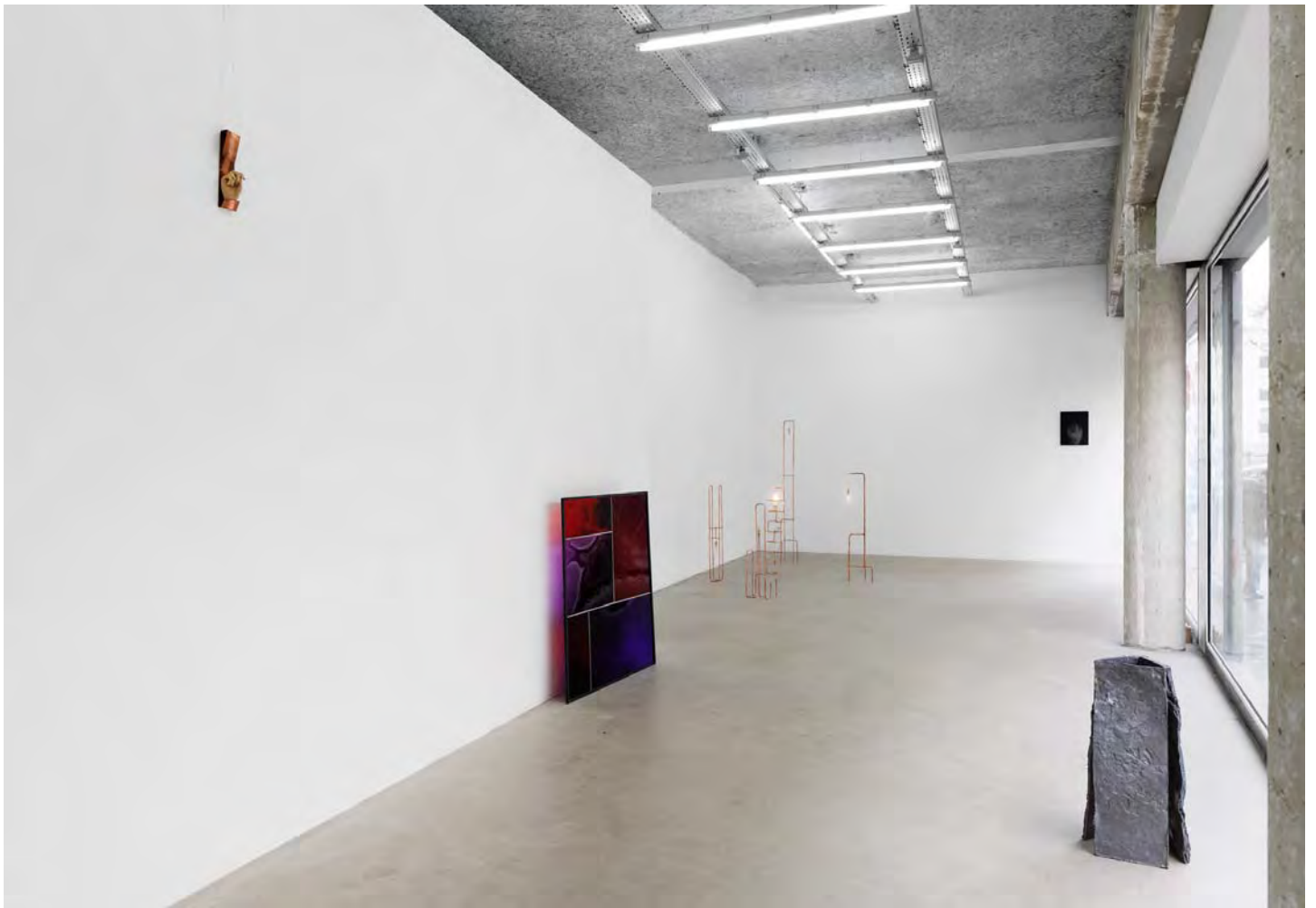
Les Servantes (après Paul Celan), 2017-2018, cuivre et programmation lumineuse

Le premier poème du recueil *Grille de Parole* du poète germanophone Paul Celan est traduit en impulsion lumineuses et ainsi "lu" par un ensemble de sculptures inspirées des servantes, ces "minimum de lumière" utilisés sur le plateau des théâtres.



L'épuisé, 2017, vitraux au plomb

L'épuisé, c'est ainsi que Deleuze qualifie l'écriture de Beckett. Pour lui l'épuisé se définit par 4 termes : c'est l'exhaustif, c'est le tari, c'est l'exténué et c'est le dissipé. Ces 4 mots sont traduits en morse et composés en vitrail au plomb. À eux 4 ils forment à la fois un groupe et un personnage. dans une composition libre dans l'espace.

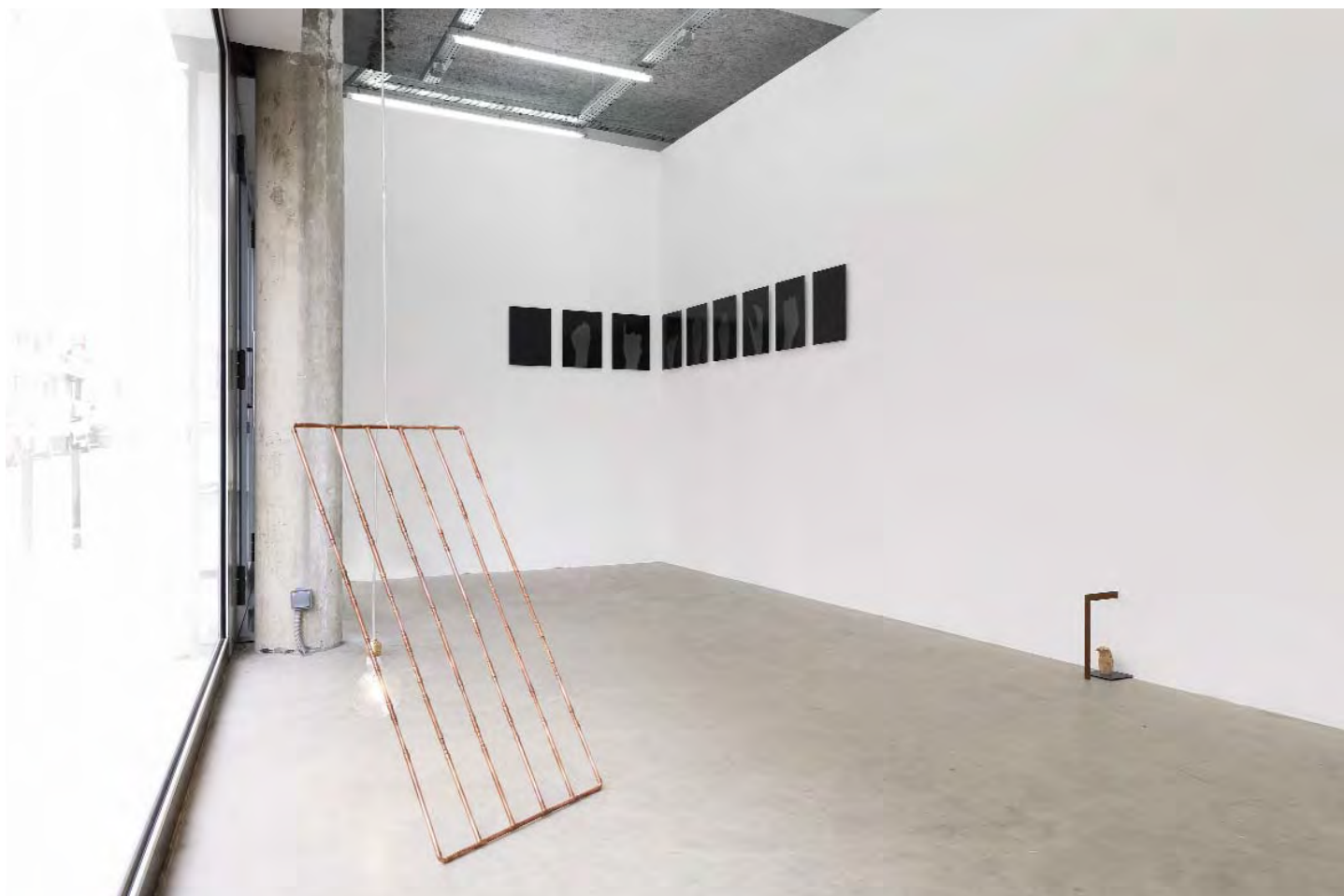
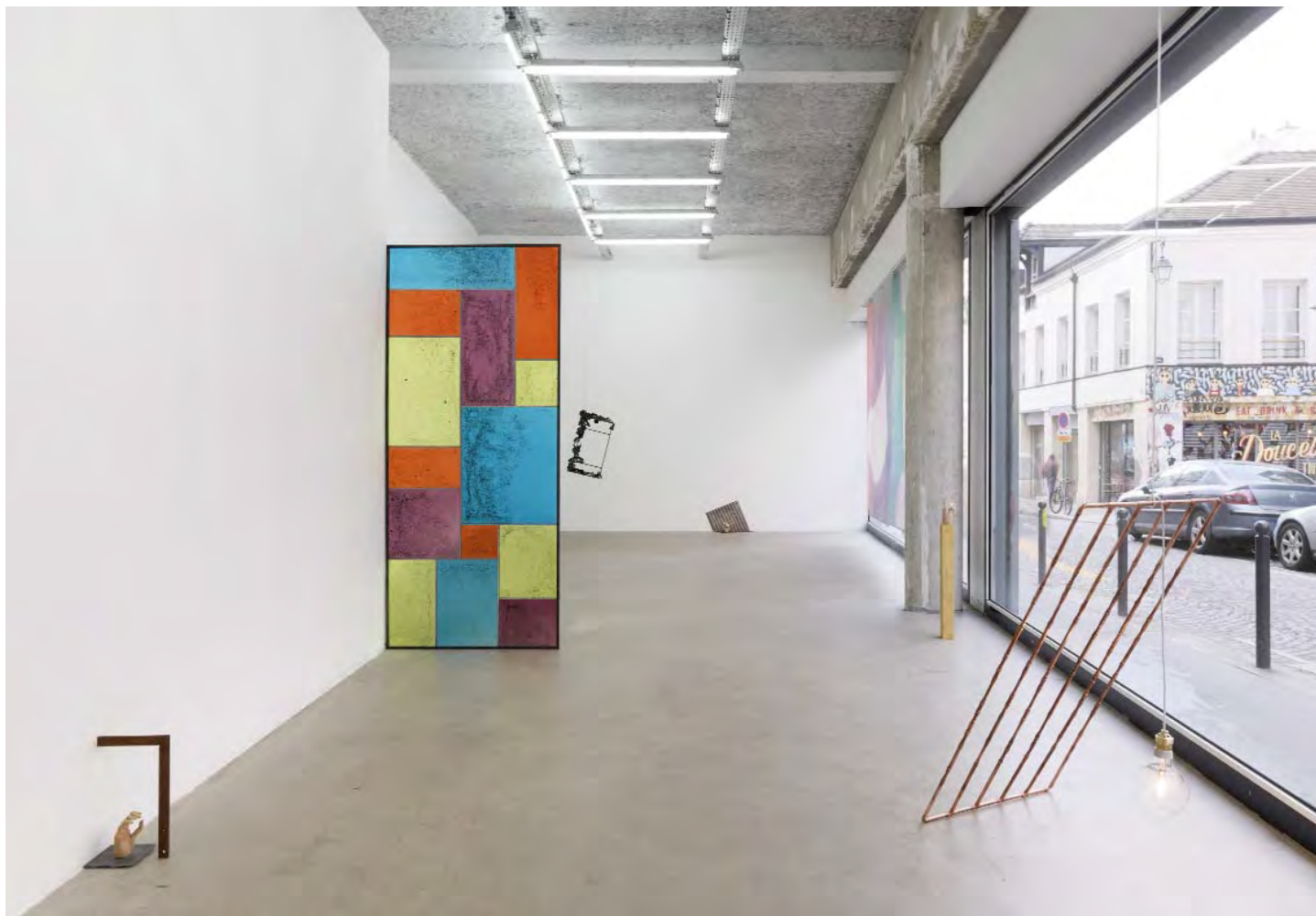


Appassionata (an opera) - Act II - Exhibition view - Galerie Sultana - 2018



Le Souffle, 2018, dimensions variables (fil électrique, haut-parleur, amplificateur)

Un dispositif sonore : aucun son préexistant, tous les sons émis résultent des frottements des fils à nu, mis en mouvements par l'air déplacé par les spectateurs.

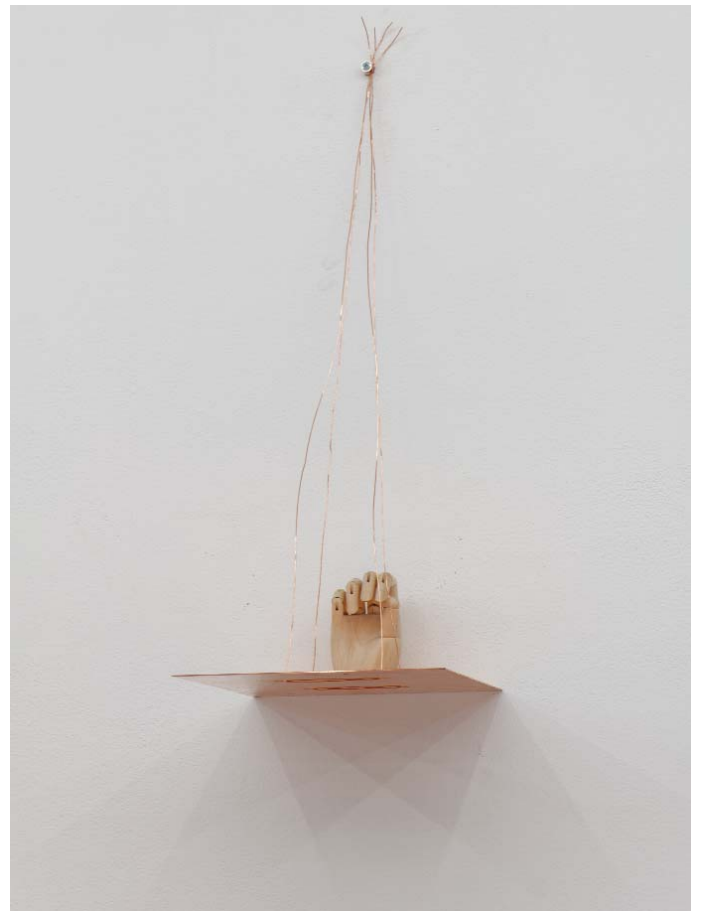


Appassionata (an opera) - Act III - Exhibition view - Galerie Sultana - 2018



Le Muet, 2018, 67 x 37 x 35 cm (acier, haut-parleurs)

Toujours parler. essayer. par d'autres moyens que la parole. que le son.



SILENCE, 2018, bois et (cuivre / acier / plomb)

Le mot « silence » est formé, lettre par lettre, par des mains de présentation en bois. Elles sont à chaque fois mises en jeu avec un élément très simple, trouvé ou oublié dans l'atelier.



SILENCE, 2018, bois et (cuivre / acier / plomb)

Le mot « silence » est formé, lettre par lettre, par des mains de présentation en bois. Elles sont à chaque fois mises en jeu avec un élément très simple, trouvé ou oublié dans l'atelier.



SILENCE (I), 2018, 30 x 40 cm (Photogramme sur papier baryté)

Le mot « silence » est formé en lanque des signes sous la lumière d'un aarandisseur photo. réalisant un photoaramme à chaque fois uniaue.



-S-I-L-E-N-C-E- , 2018, Dimensions variables (40 x 30 cm chaque) (9 photogrammes sur papier baryté contrecollés sur aluminium)
Le mot « silence » est formé en langue des signes sous la lumière d'un aarandisseur photo. réalisant un photoaramme à chaque fois uniaue.



Le Ventriloque, 2018, 40 x 40 x 80 cm (Haut-parleurs et acier)

Le Ventriloque, c'est cette voix qui sort du silence sans que son origine ne soit décelable. C'est ici le mélange des silences des 2 films, et les sons qui rythment leurs croisements.



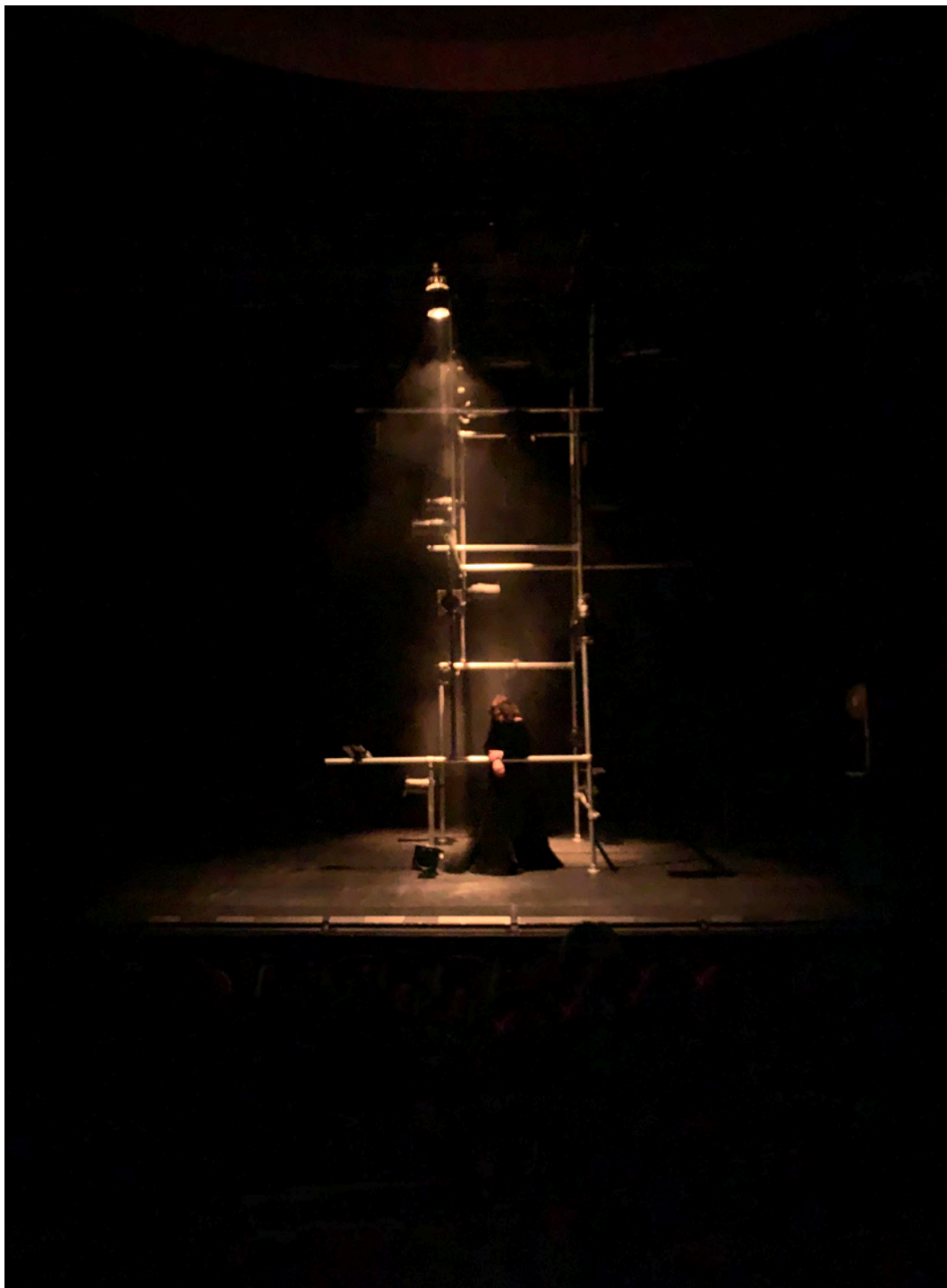
Les Choreutes, 2018, 12 x 23 x 23 cm (Bois et plasticine)

Ensemble ou unité. ces soutiens jouent et se parent. robe travestie collée à même le corps.



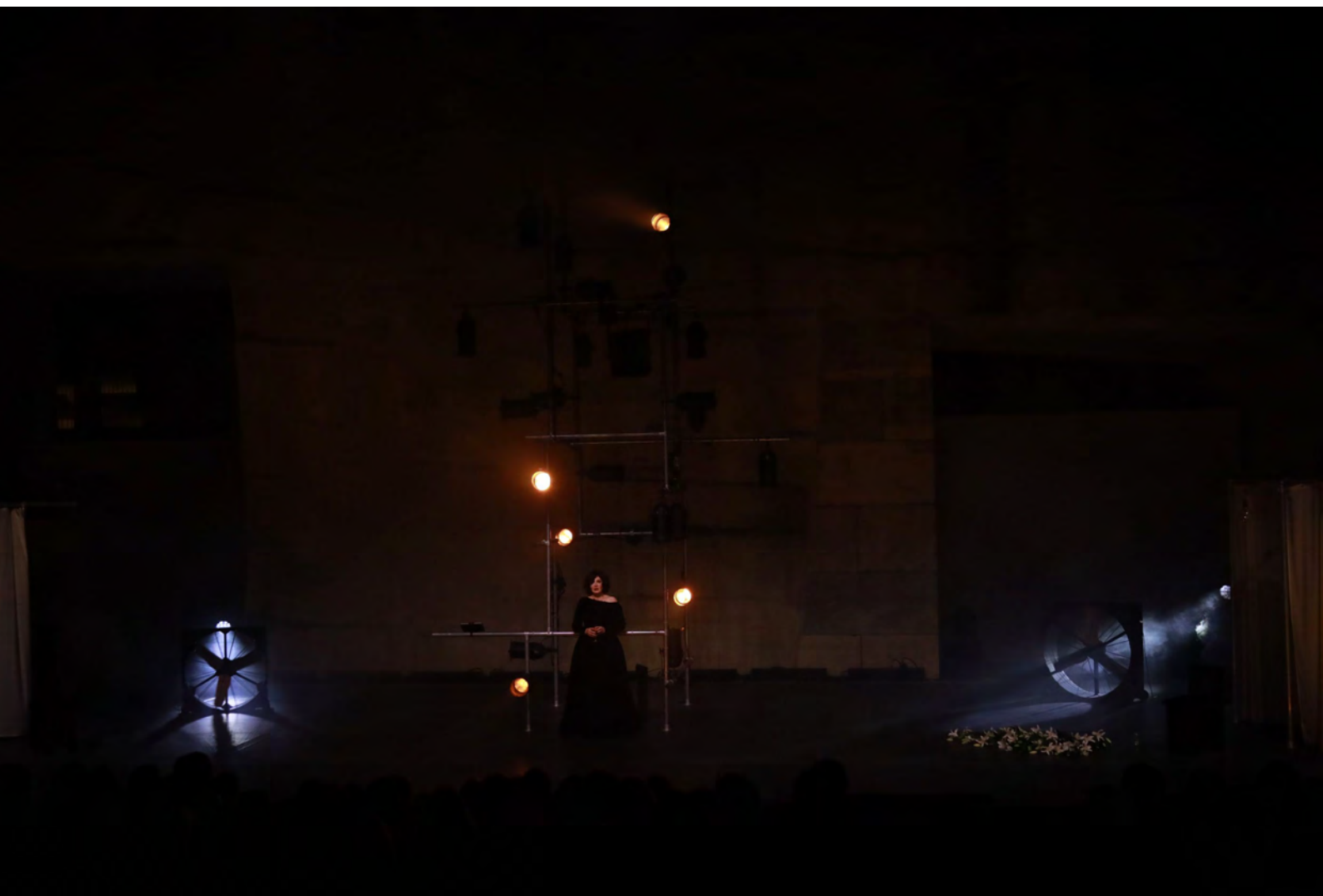
Parce qu'il y a notre pouvoir qui ne l'est pas encore, 2012 – FIAC Hors-les-murs, Jardin des Tuileries

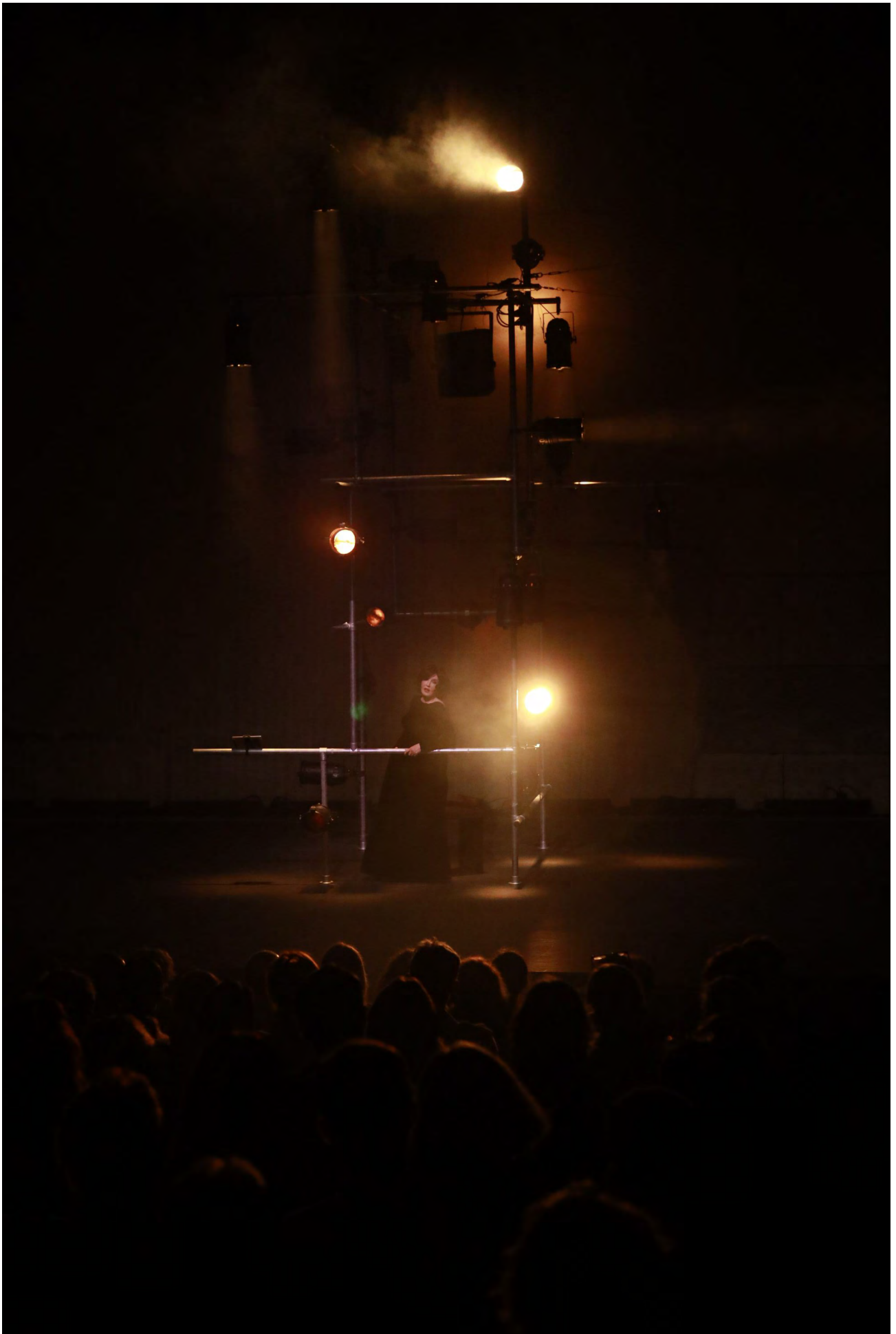
parce qu'il y a notre pouvoir qui ne l'est pas encore / parce qu'il y a l'écart entre le fait et le faire, entre le dit et le dire / parce qu'il y a le désir, parce qu'il y a l'aliénation / parce que nous ne pouvons pas échapper à cela: attester la présence du manque par notre parole. Ce texte de Jean-François Lyotard tente de répondre à la question "Pourquoi philosopher" à travers sa première philosophie, celle du manque. Cette philosophie est littéralement mise en œuvre dans l'œuvre : l'artiste utilise le morse, langue récemment décrétée morte, qu'il transforme en véritable outil pour creuser les poutres de chêne, créant ainsi, par un travail manuel lent et intense, ce texte en creux, en absence. Les poutres sont posées en équilibre sur autant de miroirs noirs. Ceux-ci ont la qualité d'à la fois refléter et absorber leur environnement. Cet aspect, plastiquement autant qu'intellectuellement, est essentiel au travail d'Emmanuel Lagarrigue: ses œuvres n'existent jamais "ex nihilo" mais sont au contraire toujours partie prenante, en lutte et en immersion, avec l'espace ou le lieu qui les accueille et les spectateurs qui les parcourent. Vue du ciel, l'installation forme le symbole de la fonction logique NOT. Cette fonction est un inverseur communément utilisé en programmation. Il consiste en l'inversion des termes d'une proposition. soit pour l'artiste le fait de ne pouvoir être



Le Vertige Marilyn, 2022-23 — avec Isabelle Adjani et Olivier Steiner. Co-mise en scène, scénographie, musique, lumières.



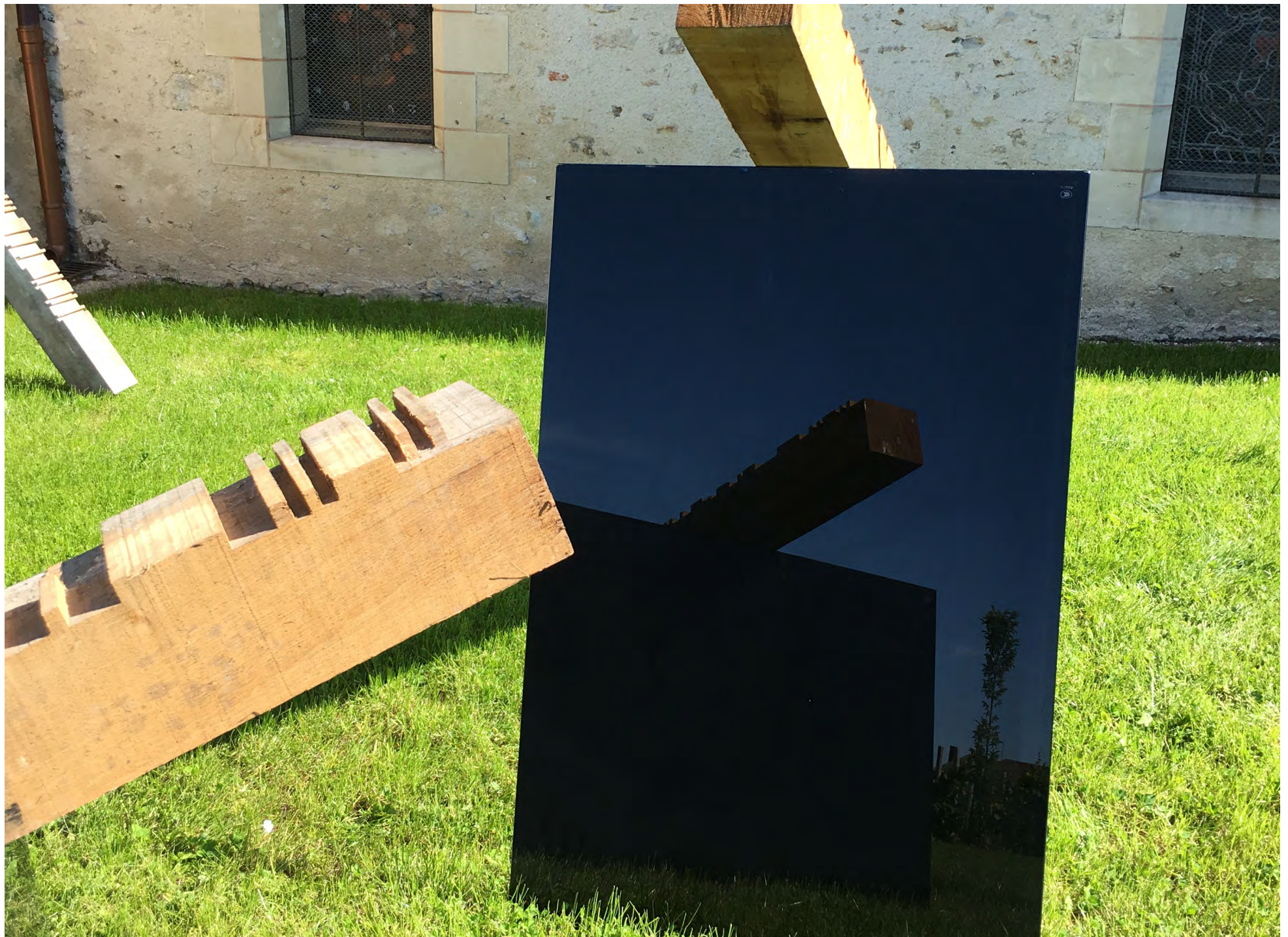






***Harmolodic Attempts*, 2015-2016 (dimensions variables – bois, acier)**

Avec la série des Harmolodic Attempts Emmanuel Lagarrigue poursuit son travail sur la transfiguration et le ré-emploi. Travaillant à nouveau sur des outils sans fonction, déclassés — comme dans d'autres séries il utilisait le morse, langue déclarée morte — il emploie ici de vieux rabots de menuisier, que l'absence de leur fer a désarmés (comme on le dirait d'une arme dont on a retiré le détonateur). Outils ne pouvant plus produire d'autre objet, ils se produisent alors eux-même comme oeuvre. En les transformant en figures variées, de l'ébauche architecturale à des formes presque votives ou anthropomorphiques, Emmanuel Lagarrigue leur donne par ces Tentatives une nouvelle vie, dans un registre radicalement différent de leur fonction première. Leur titre, enfin, Harmolodic Attempts, renvoie au musicien Ornette Coleman, dont le concept d'harmolodie (contraction d'harmonie et de mélodie) posait la possibilité de la traduction d'une chose en une autre, du renouvellement toujours possible, et jouait singulièrement de la superposition d'éléments.









Produire, l'espace ! – Nuit Blanche 2018 – Salon d'Honneur du Grand Palais – Paris

Pour le Salon d'Honneur, l'artiste met en scène un bal lumineux composé de centaines de projecteurs de théâtre et d'une composition musicale originale spatialisée. Ce dispositif technique écrit de manière lumineuse et continue un texte en braille issu des thèses du théoricien Henri Lefebvre sur *La Production de l'Espace*, ainsi que de lectures littéraires et poétiques autour de cette notion. Les spectateurs déambulent au sein d'une trame narrative fragmentée, dans laquelle ils assurent la construction d'un récit commun. Témoin et acteur de cette production, le public expérimente la façon dont les techniques codent et organisent à la fois l'espace physique, social et intime.





Mille et quelques – 1% réalisé au Groupe Scolaire Mirabilis – Marseille – 2017

17 structures en plexiglass moulé sont installées dans la cour de l'école maternelle. Ce sont à la fois des sarcophages et des bancs, qui séparent l'espace de la cour de celui du jardin pédagogique. Elles enferment 17 poutres en chêne sur lesquelles est gravé, en morse, un long poème traversant les contes des mille et une nuits. Dans le jardin, à proximité, 7 haut-parleurs sont enterrés. Ils diffusent des enregistrements mis en musique de nombreux contes des 1001 nuits. Tous les ans l'équipe pédagogique enregistrera de nouveaux contes avec les enfants, qui seront ajoutés à ceux existants, créant une continuité générationnelle de l'installation. Le choix s'est porté sur le conte des mille et une nuits car c'est le "conte de tous les contes" : c'est un conte sans origine ni forme certaine, donc un conte toujours déjà ouvert, et aussi un conte de la traduction (du perse à l'arabe et au français puis à nouveau au perse, à travers les siècles). À la dimension sociale du conte très tôt analysée par Walter Benjamin s'ajoute donc avec des Mille et Une Nuits une vraie histoire de lien entre différentes cultures et civilisations.



—electronic city

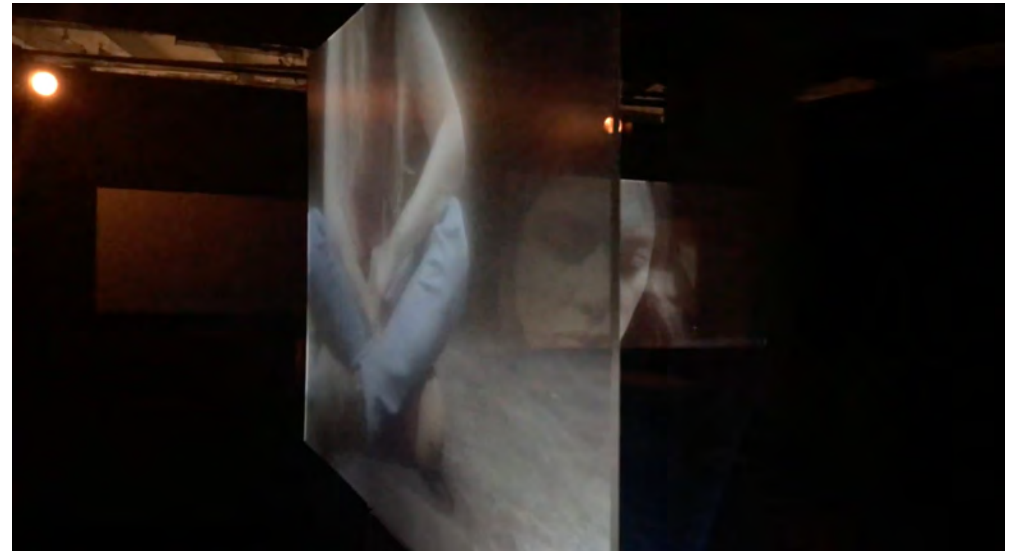
(D'après la pièce de Falk Richter)

Remplaçant la frontalité du théâtre par l'immersion, changeant les acteurs en apparitions vidéos, invitant le spectateur à proposer sa propre déambulation dans la pièce, Emmanuel Lagarrigue a conçu un « théâtre automatique » relevant de l'art contemporain, du théâtre et du cinéma. Dans un espace ouvert, le spectateur circule sur une « aire de jeu », une scène ouverte où il est invité à « vivre » l'œuvre.

Durée de la pièce : 1h06 – Avec : Sigrid Bouaziz, Manuel Vallade, Vivianne Perelmutter, Jean-Charles Dumay, Katarzyna Krotki, Mélanie Menu, John Foussadier, Mahdi Sehel

Lauréat Audi talent 2017

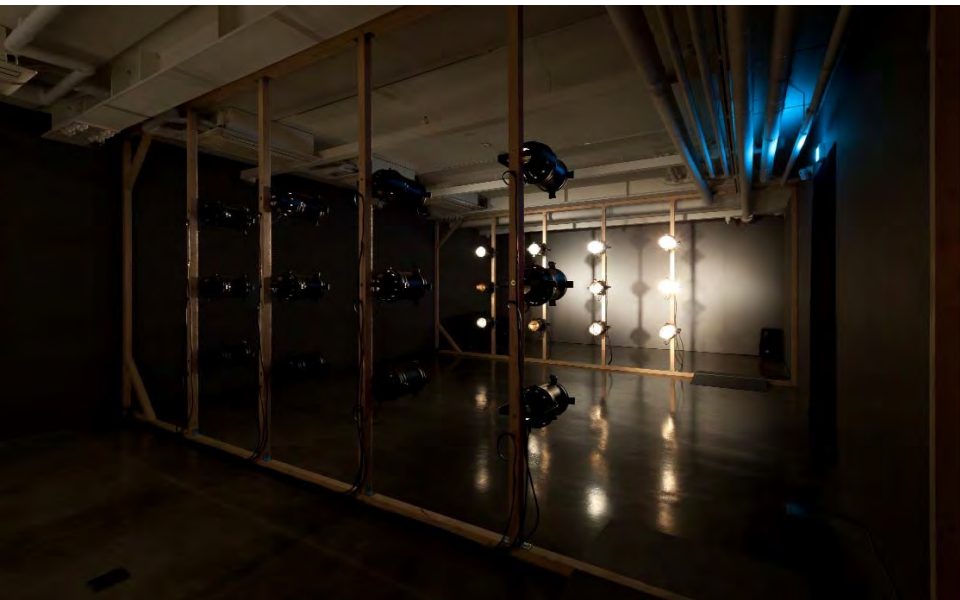
Exposée en 2018 au Palais de Tokyo à Paris et à la Friche Belle de Mai à Marseille





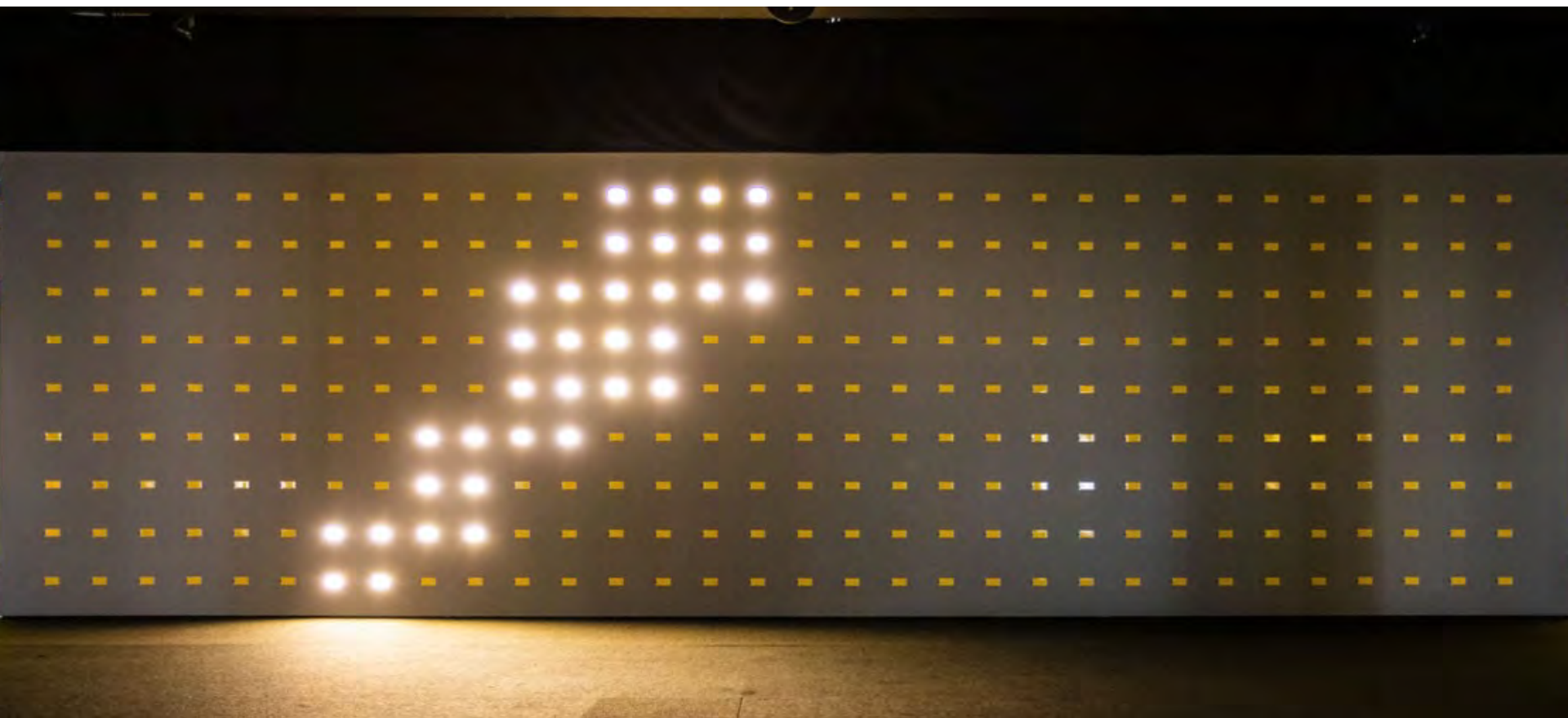






Nous ne sommes pas préparés, voilà la grande faute, nous ne sommes pas préparés au tremblement des choses, 2013 - Séoul

Ce projet, réalisé en Asie, trouve son origine dans un texte où Camille de Toledo s'interroge sur nos perceptions et représentations du monde à l'heure de ce nouveau siècle qui voit l'idée d'Europe vaciller de plus en plus fortement. Dans une forme de *mise en œuvre* de ce texte, l'installation place le spectateur au centre d'un espace où il est devenu acteur, éclairé par des projecteurs. Ceux-ci s'allument et s'éteignent doucement, en fondu, par groupes. Ils forment quatre caractères en Braille, composant la dernière phrase du texte (le titre de la pièce). Des quatres coins de l'espace une voix lit un extrait de ce texte, accompagné par une bande sonore. Le travail d'écho et de mixage produit une sensation d'instabilité physique, augmentée par les modifications continues de la lumière.



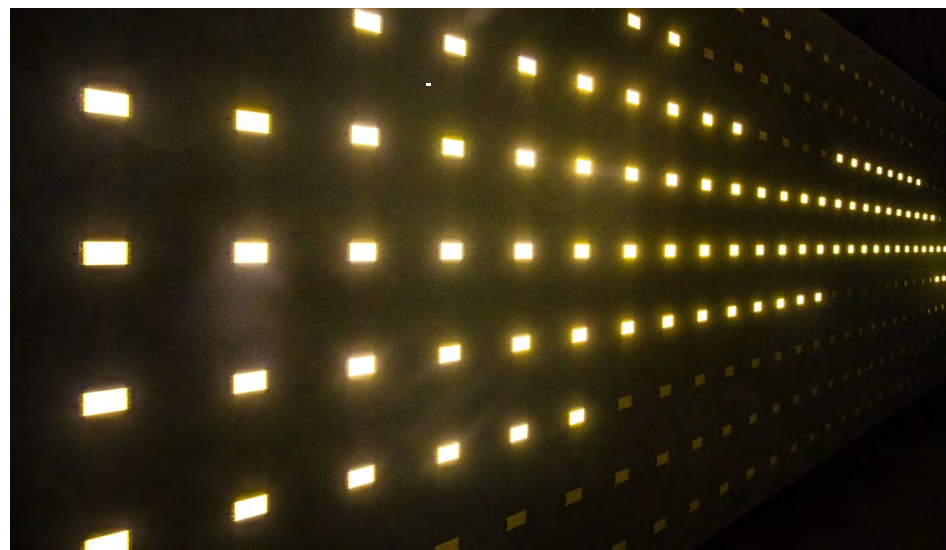
SPLIT

288 panneaux LED, programmation DMX, 24 haut-parleurs,
2 projections vidéo

Cité des Sciences, Paris

Les éclairs nous font prendre conscience de notre dimension temporelle :
nous devons unifier des perceptions distantes pour réussir à penser
et à faire exister l'événement aussi bien que nous-mêmes.

Mais qu'en serait-il si les éclairs se produisaient
dans un milieu différent ? Le sable ? L'espace ?







Je serai un siècle, puis une seconde où tout s'achève, 2011, video HD, triple projection, 3 x 33'55"

Avec Irène Jacob, Katarzyna Krotki, Dimitri Jourde

Textes : Olivier Steiner et Emmanuel Lagaarriue



Dimitri Jourde – Irène Jacob



Katarzina Krotki – Dimitri Jourde



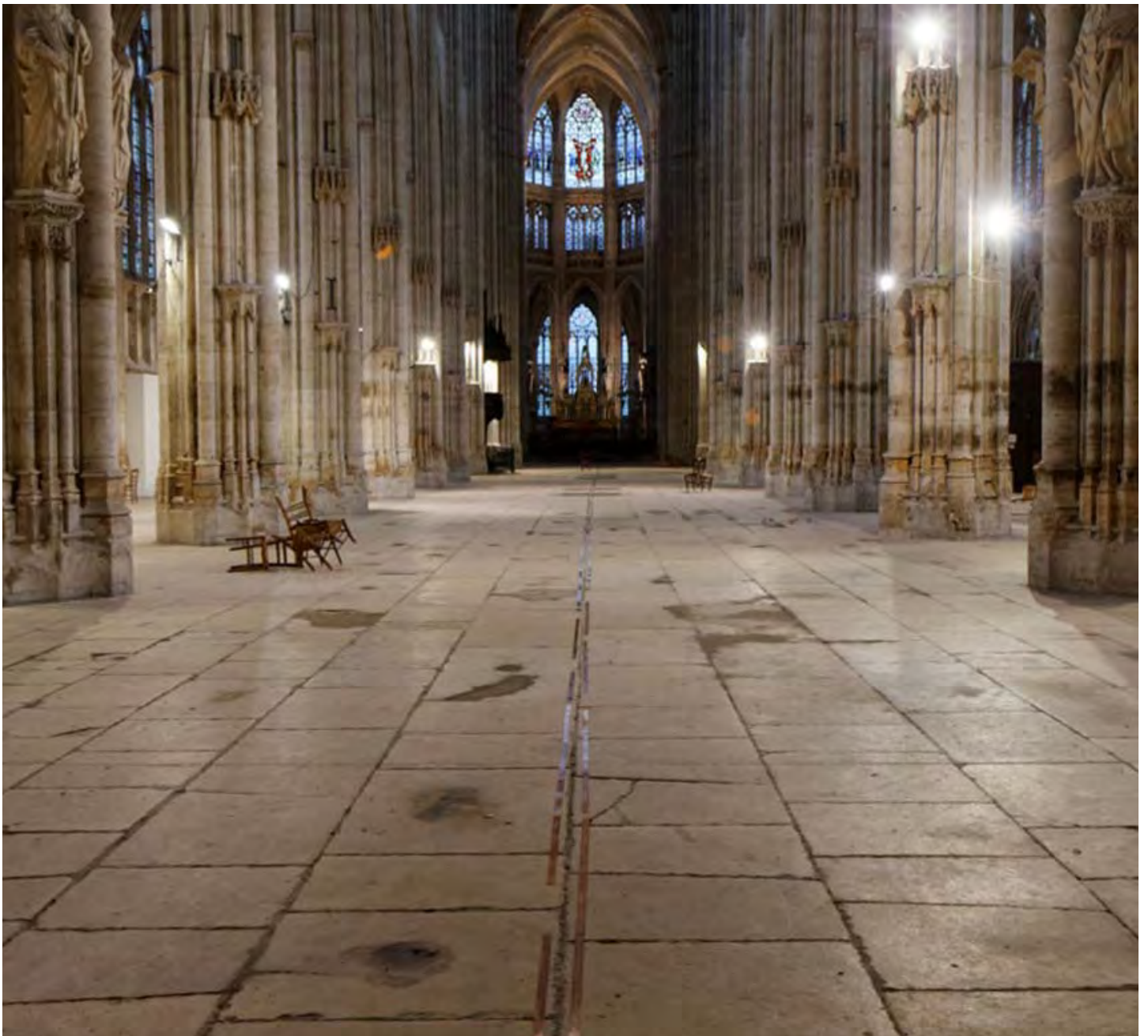
Irène Jacob – Katarzyna Krotki



Ensemble, 2016, dimensions variables (50 cartes postales, présentoirs à cartes postales, haut-parleurs, amplificateurs, son 5 canaux)

Une pièce réalisée en collaboration avec les adolescent d'une classe ULIS de Montreuil. Sur des jeux empruntés à Georges Perec, les échanges avec les adolescents en situation de handicap ont donné lieu à des enregistrements sonores, des productions d'images et des recherches sur la mémoire.



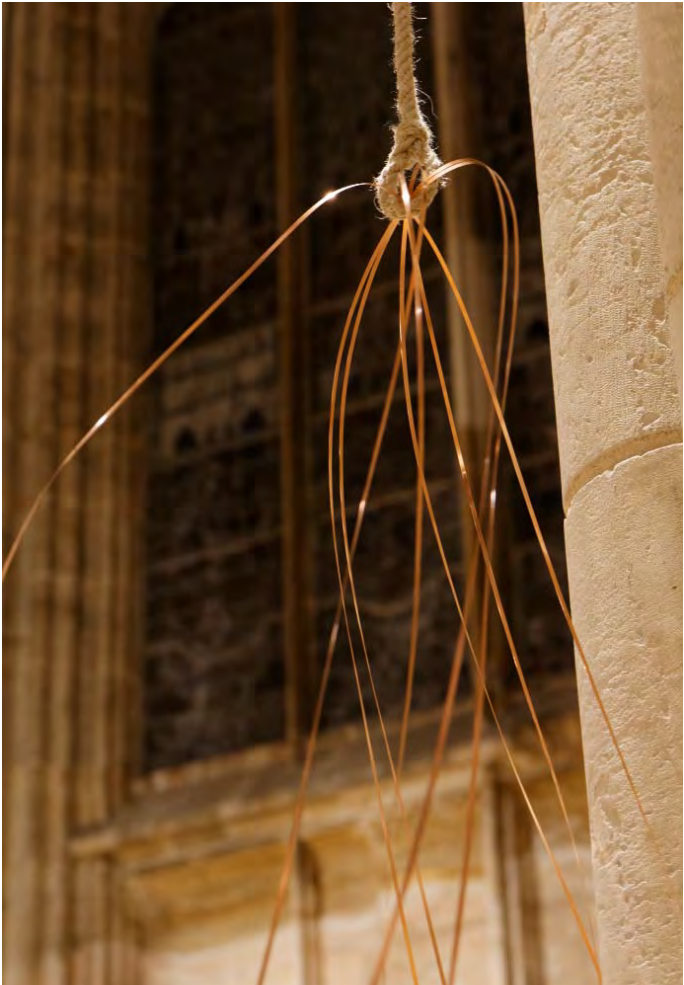


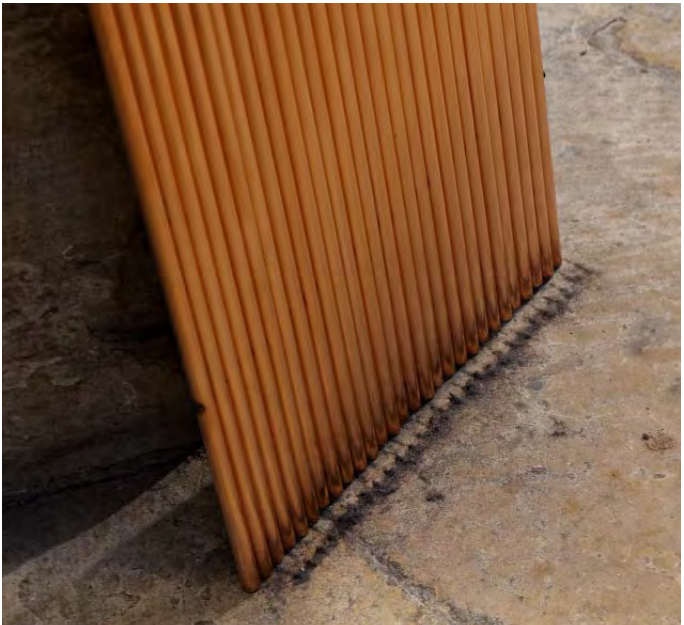
N'avez-vous pas froid, 2015 – Abbatale Saint-Ouen, Rouen

Pour ce projet dans l'Abbatiale Saint Ouen à Rouen, Emmanuel Lagarrigue a travaillé à partir du roman « N'avez-vous pas froid » d'Hélène Bessette, paru en 1963. Consistant en un ensemble de lettres qu'un homme adresse à sa femme Dora partie se soigner en Suisse et dont il souhaite se séparer, ce roman, apparemment asymétrique, trace pourtant plusieurs portraits simultanément : celui du mari, G., celui de Dora, absente omniprésente, celui de leur relation, finissante, et surtout celui d'une société, de la place de la femme et de l'état des rapports de pouvoir et de soumission qui nous interrogent aujourd'hui encore.

L'exposition est pensée comme une mise en scène. Derrière chaque pilier, une voix lit une lettre adressée par G. à Dora. L'espace de la nef est occupé par un arrangement réalisé avec les chaises de l'Abbatiale elle-même. Disposées selon diverses configurations, seules ou en groupe, elles forment autant de ce que l'artiste appelle des « situations de jeu », à savoir des agencements simples, de quelques objets (les chaises ici, et des vêtements, des éléments construits en cuivre...) évoquant une possibilité de jeu (social, amoureux...) ou les traces d'un jeu déjà pratiqué. Au centre de la nef, dans son axe, une double ligne en cuivre, posée au sol, esquisse les deux portraits, proches mais séparés, de Dora et de G. à travers une représentation du rythme de leur parole.

Avec cette proposition Emmanuel Lagarrigue demande au spectateur de se projeter au centre d'une histoire qui nous est commune. L'exposition n'est pas tant un ensemble d'objets présentés au regard des personnes présentes ici et maintenant que l'histoire que ces personnes vivront ici et maintenant avec ces objets. Il s'agit pour lui de la meilleure façon de mettre en actes la continuité et l'actualité des questionnements qui fondent notre rapport à autrui et à la communauté à laquelle nous aspirons.

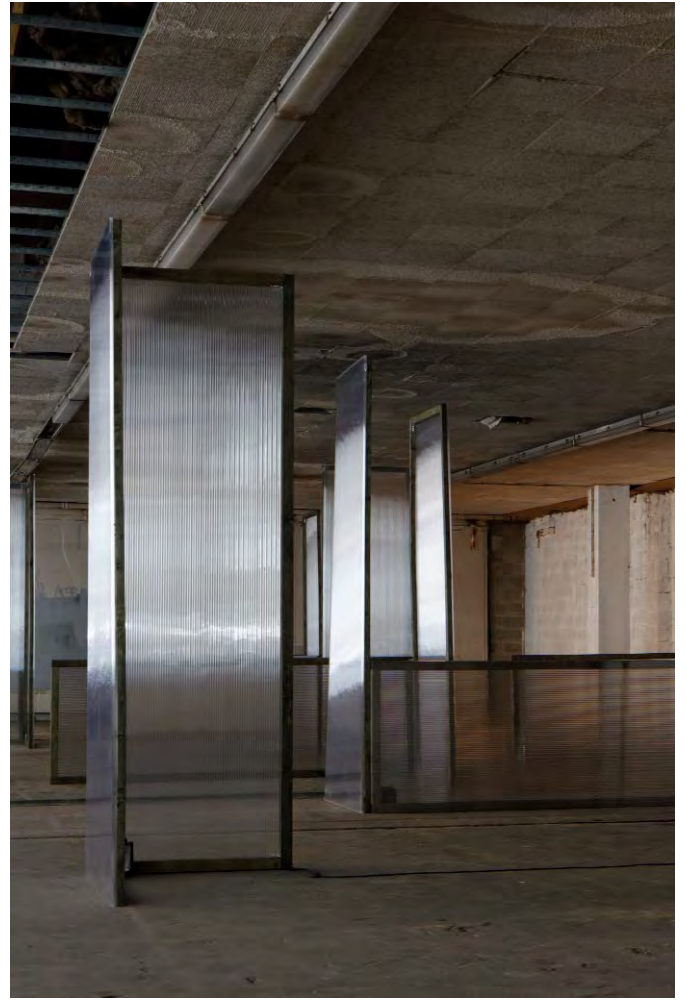






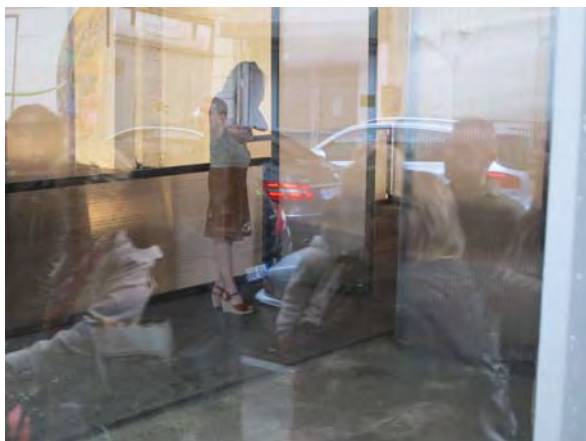
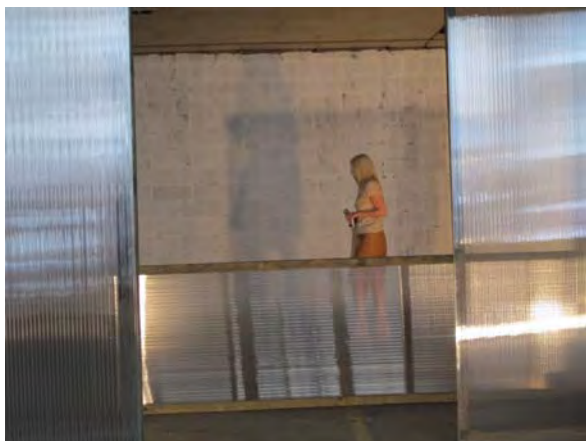






An Infinite Play, 2013 (polycarbonate alvéolaire, bois, projecteurs, son)

Un espace (un bâtiment de Jean Prouvé) construit par un unique élément de structure, révélé par 17 lumières comme autant d'états de Benjamin Constant, dans lequel deux figures singulières de l'abandon (Beckett et Cocteau) se sont répondues. Un théâtre automatique, présentant les traces sans cesse renouvelées d'un événement disparu.



An Infinite Play, 2013 (polycarbonate alvéolaire, bois, projecteurs, son)
Performance : Dominique Uber



Ida (Puisqu'elle riait / lorsqu'il fallait mourir), 2015, 135 x 195 cm (cuivre monté sur chêne)

La série de tableaux en cuivre « Ida » présente la transcription d'un texte de l'écrivain Hélène Bessette. Chaque phrase sélectionnée par l'artiste est traduite en braille. Pour l'inscrire, chaque lettre est formée par du sable saupoudré sur la surface de cuivre. De l'acide vaporisé dessus marque le cuivre, qui est ensuite nettoyé, avant que la lettre suivante ne soit gravée de la même manière. Le texte est donc écrit en surimpression (autant de couches d'acide que de lettres). Le texte de Bessette, relatant, dans les années 60, la disparition d'une femme unique-



Ida (Ce qu'on ne comprend pas), 2015, 135 x 195 cm (cuivre monté sur chêne)

La série de tableaux en cuivre « Ida » présente la transcription d'un texte de l'écrivain Hélène Bessette. Chaque phrase sélectionnée par l'artiste est traduite en braille. Pour l'inscrire, chaque lettre est formée par du sable saupoudré sur la surface de cuivre. De l'acide vaporisé dessus marque le cuivre, qui est ensuite nettoyé, avant que la lettre suivante ne soit gravée de la même manière. Le texte est donc écrit en surimpression (autant de couches d'acide que de lettres). Le texte de Bessette, relatant, dans les années 60, la disparition d'une femme unique-

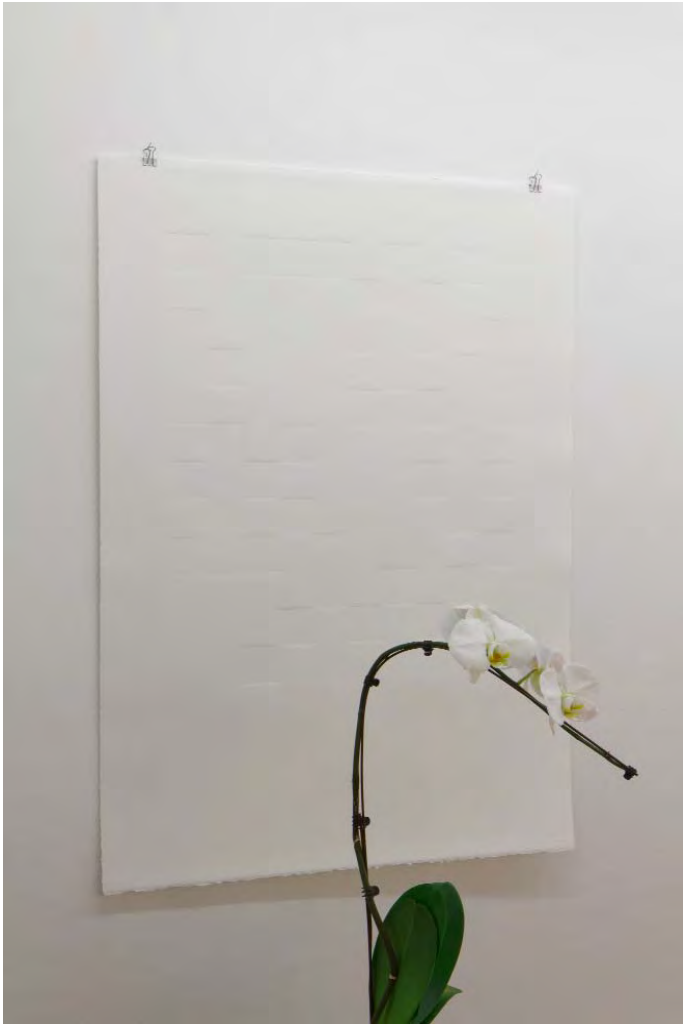


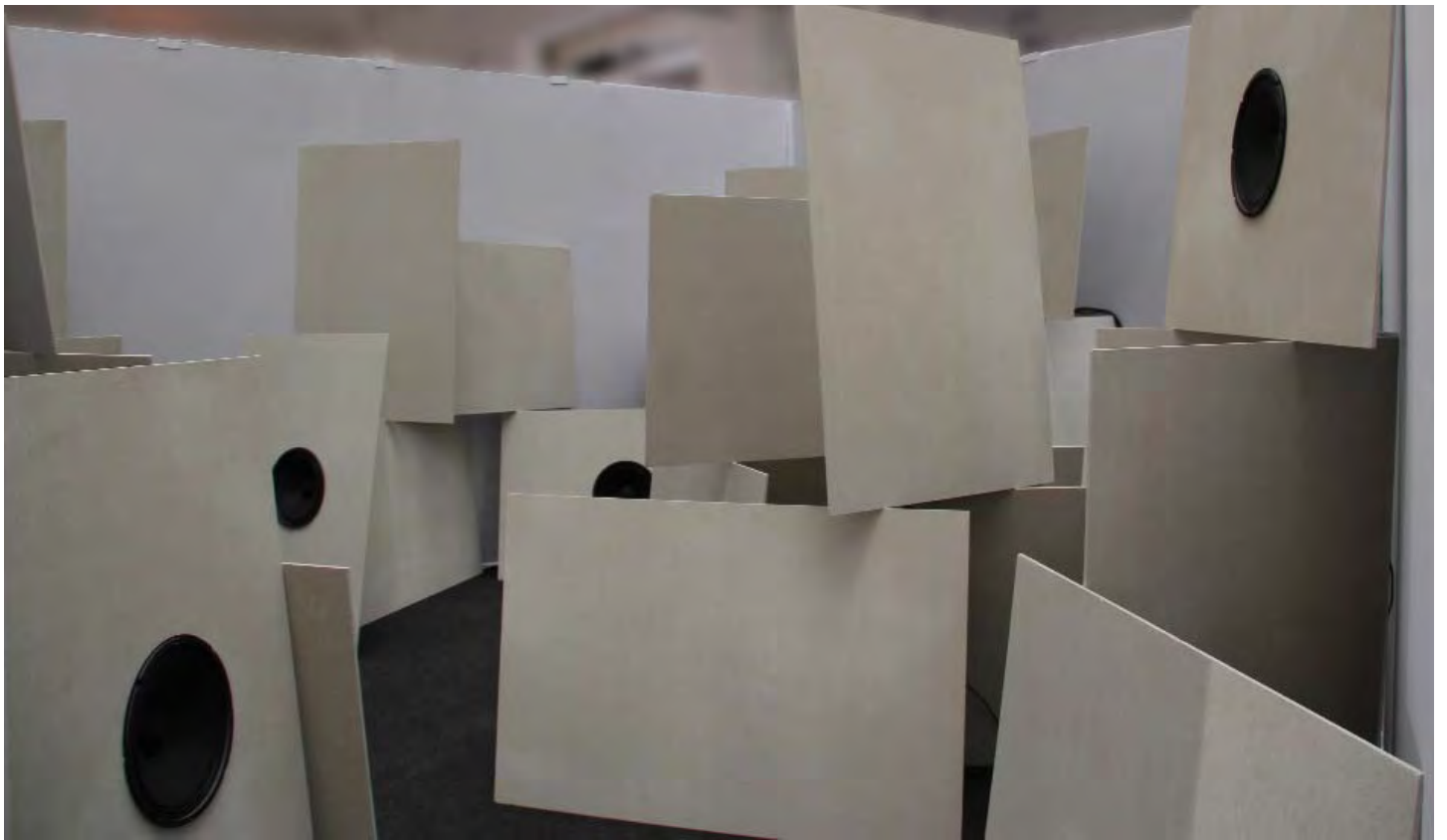
Quelque chose d'invisible n'en peut plus, 2016 – Galerie des Éditions Dilecta, Paris

À l'occasion d'une double exposition chez Dilecta – maison et galerie d'éditions, Emmanuel Lagarrigue, en dialogue avec Mara Hoberman, présente le lien qui l'unit depuis plusieurs années au travail de l'écrivain Hélène Bessette (1918-2000), à travers un ensemble de sculptures et d'installations, ainsi que de nouveaux multiples. La première exposition est l'occasion d'une mise en résonance d'œuvres réalisées jusque-là indépendamment les unes des autres, quand la seconde exposition proposera plus particulièrement une recherche sur les échos.



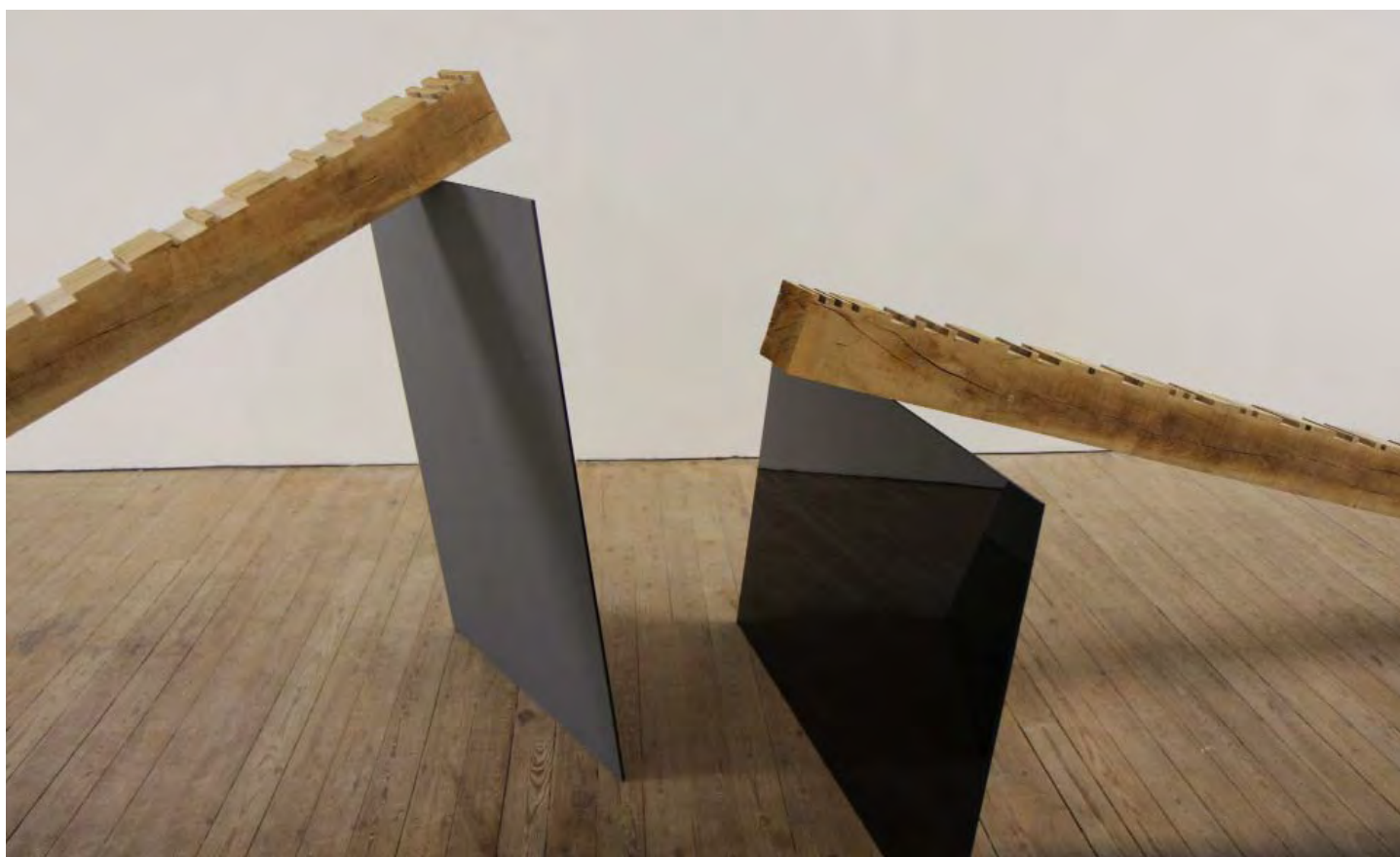






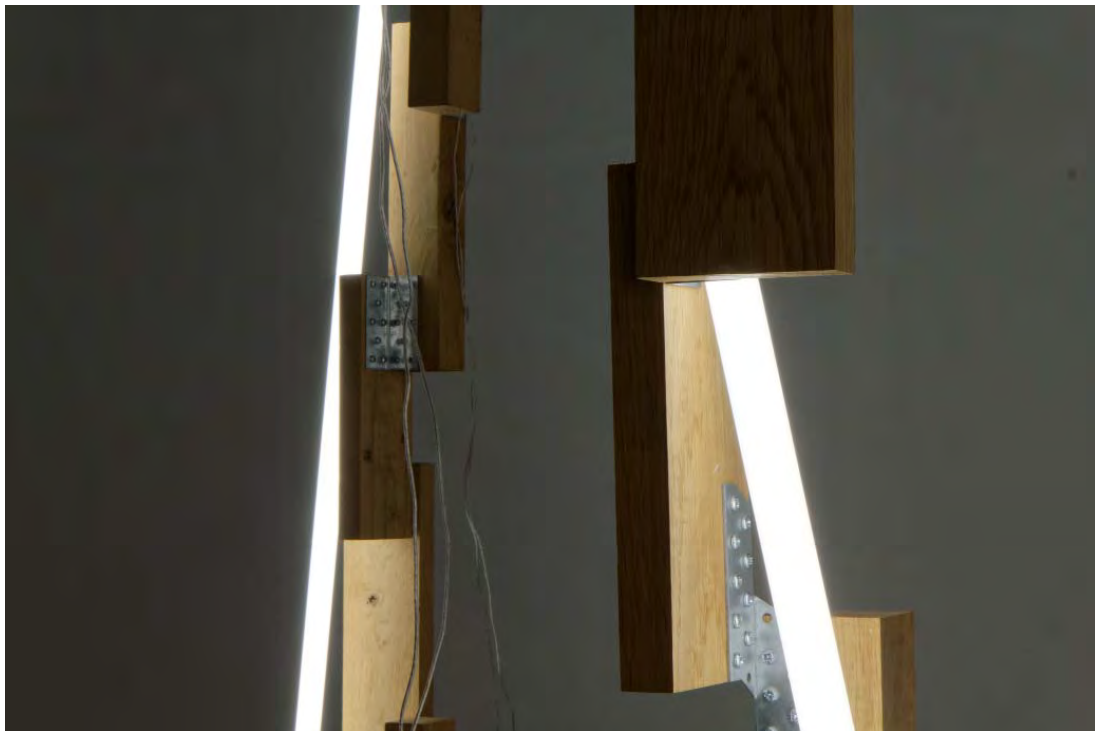
Gravity Station, 2012, Installation sonore

Pas tant une installation qu'un environnement, pénétrable, jouant de l'idée de paysage. Sur la base d'un unique élément de construction, se développe un espace protéiforme, fait de perspectives coupées et de refuges instables. Selon les différentes zones sont diffusés des enregistrements d'ambiances et de sons assez typés ("field recordings"), dont la reconnaissance est néanmoins perturbée par leurs superpositions et leur perception mêlée.



Something you meant, Something I missed, 2012, 600 x 150 x 150 cm (chêne, miroirs noirs)

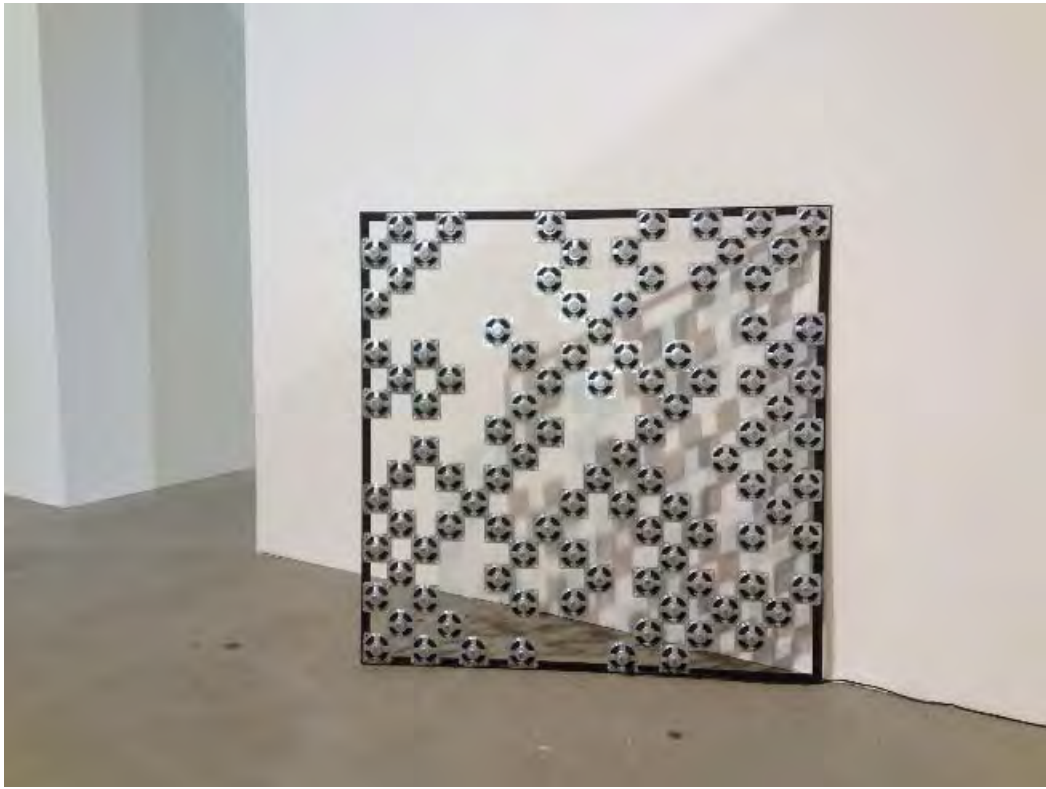
Une installation sculpturale à l'équilibre. Les 2 phrases du titre sont traduites en morse (langue récemment décrétée morte) et gravées sur 2 poutres de construction brutes en chêne massif. Celles-ci sont placées en appui sur 2 miroirs noirs. Les 2 phrases commencent par leur terme commun sur la partie haute des poutres, ce terme commun dont rien ne dit pourtant qu'il soit réellement partagé par les 2 énoncés. Ce terme commun qui pourrait tout aussi bien être le troisième terme, manquant, d'un haïku. Mais ce troisième terme est tout autant l'espace entre les miroirs, vide, emplit uniquement du reflet de son autre presque'identique, et par l'apparition du spectateur au cœur même de la sculpture.



It's funny how some things do remain, 2012-2015 (chêne, acier, tubes fluorescents, programmation DMX)

Un ensemble de 8 sculptures en chêne massif, platines d'acier galvanisé et tubes fluorescents. Partant d'un vocabulaire simple basé sur la répétition et la permutation d'éléments discrets, cette installation rejoue librement une histoire de la sculpture du XXème siècle, associée à une relecture d'une de ses pages musicales majeure. En effet les 8 sculptures sont programmées pour s'allumer et s'éteindre au rythme des 2 quatuors à cordes de Morton Feldman. superposés dans le temps et l'espace de l'installation.





La seule justice est l'ignorance où l'on est du degré selon lequel la peur est partagée, 2013, 100 x 100 cm (acier, haut-parleurs)

La phrase de Bernard-Marie Koltès que cette pièce prend en titre est en fait son programme: codée en morse elle est "écrite" par de petits haut-parleurs. Et le son que ces haut-parleurs diffusent consiste pour sa part en un ensemble de sonorités monodiques "pulsées" rythmiquement par ce même motif de morse.



We are the proposers [LC], 2011, 60 x 30 x 30 cm (haut-parleurs)

Une interprétation libre des *Bichos* de Lygia Clark entièrement réalisée en haut-parleurs. Le son est constitué de field recordings de 5 environnements caractérisés (intérieur, extérieur, urbain, naturel, industriel), dont les enregistrements sont "creusés" par un voix lisant son manifeste *We are the proposers* de 1972. La voix est ensuite supprimée, le son ne conservant plus que sa trace en négatif, par le motif rythmique ainsi crée.



What monsters we've become, 2011, 80 x 80 x 100 cm (laine de mouton, tiges filetées, haut-parleur)

Un matériau organique—la laine de mouton—transformé industriellement, se trouve à nouveau transformé, par une force et la force d'une voix. Un piège dans le même mouvement, les tiges filetées, à hauteur de visage et donc des récepteurs sensoriels, empêchant de s'approcher pour essayer de comprendre ce que cette voix tente d'énoncer.



C'est ici que tout recommence, 2010, 115 x 65 x 20 cm (béton, papier, haut-parleur, ampoule)

Tout recommence, mais tout n'est que transformation. Une sorte de Haiku visuel, un équilibre instable à tous les niveaux. Une plaque de béton fabriquée avec un livre passé au pilon: le béton réifie le livre, mais le livre fragilise le béton. Un haut parleur diffusant des nocturnes de Chopin, mais joués sur un piano préparé de John Cage. Enfin une petite ampoule, branchée sur l'amplificateur : si on pousse le volume au maximum l'ampoule s'allumera. mais le haut-parleur drillera ...



don't want to give things a name, 2011, 60 x 40 x 40 cm (bois, haut-parleurs)

À quel moment un objet se transforme-t-il en un autre, ou en autre chose que lui-même ? Quels sont les traits qui l'identifient, et quelle est leur résistance ? À quel moment la manifestation de la singularité d'un objet se confond-t-elle avec sa soudaine étrangeté ?



Les choses, 2010, approx. 50 x 70 cm chaque élément (feutre artisanal, haut-parleurs)

2 formes plutôt informelles, pliages de feutre artisanal, comme des oublis ou des linceuls. S'en échappent une voix lisant deux extraits des Choses de Georges Perec, énumération abrutissante et acte de mort cérébrale, encadrant un rapport pervers à notre civilisation. Quelle est cette litanie qui cherche à nous épuiser dans sa description et qui nous épuise tout aussi bien mentalement et psychologiquement ? Que peut-il rester d'humain lorsque rien de ce qui était humain n'est plus étranger ? Et quelle est cette sorte d'humanité que l'on pourrait décrire dans le seul rapport aux choses ?



Tu protèges, tu détruis, tu construis, tu combines..., 2010, 60 x 60 x 100 cm (laine de chanvre, tiges filetées, haut-parleurs)

Une force tentant d'emprisonner une forme. Un matériau naturel travaillé industriellement -le chanvre-, déformé par la force d'une voix, sa force de persuasion et sa force de suggestion, jeu de double aux apparitions irrégulières, aléatoires. Quelques mots extraits d'*Un Homme qui Dort* de Georges Pérec, disant à la fois cette tentative et son inanité: comment espérer imposer quelque chose aux choses qui nous entourent ? Pourquoi les modeler, les modifier, quand on sait qu'il ne s'agit que de proposer un état à la place d'un autre ? Et dans le même temps. que faire si l'on ne fait pas ça ?

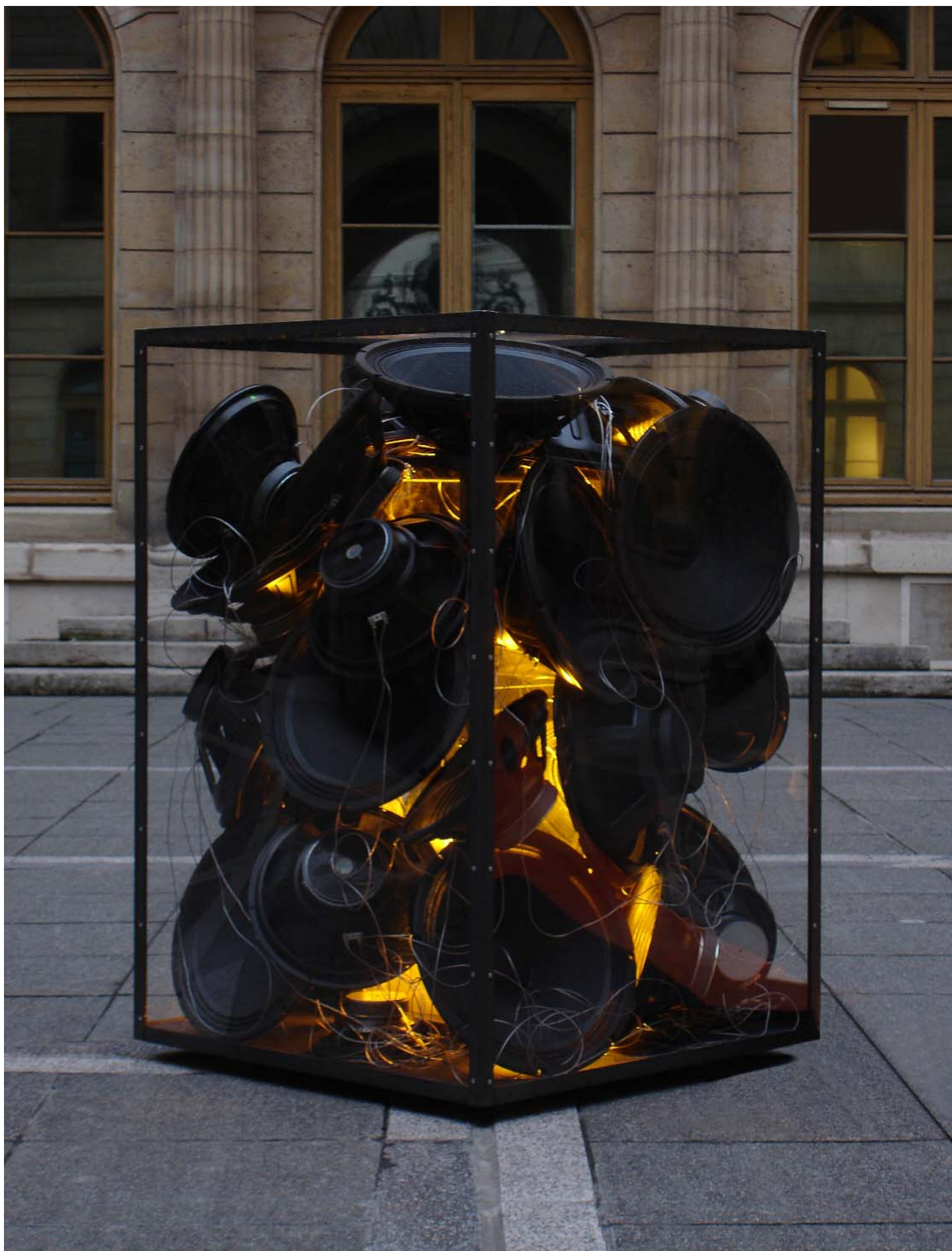


Emmanuel Lagarrigue, *i/e*, 2009 (approx. 180 x 250 x 220 chaque) - Commande Théâtre de la Cité Internationale - Paris - Budget : 12 000 €
 Comment imaginer une force d'attraction ? Ce pourrait être celle, gravitationnelle, capable de déformer une forme simple (un cube), comme celle de nombreuses voix soumises à des attractions amicales, sociales, amoureuses... Transparente, parfois presque invisible, réfléchissante.



Emmanuel Lagarrigue, *On ne peut jamais savoir...*, 2009, Installation sonore (4 éléments de 5 x 5 x 180 cm)

Une rencontre impossible. 4 barres très simples, disposées à différents endroits d'une seule salle. Sur une musique très diffuse, des voix se croisent. Deux personnes parlent à propos d'un personnage imaginaire, n'apparaissant que lors des rêves de l'un des narrateurs. Une autre voix chante une chanson à propos du mythe de Tiresia, personnage à l'ambiguïté avérée. Jamais elles n'apparaissent ensemble, ou au même endroit. La rencontre ne peut s'effectuer que dans l'esprit du spectateur/flaneur.



Emmanuel Lagarrigue, *There are more things*, 2009, Installation sonore (77 x 77 x 125 cm)

Une force emprisonnée, entre vitrine et sarcophage. Mais dont le caractère inquiétant n'est pas évacué, car elle n'est pas désactivée: malgré les parois hermétiques une musique très dense s'en dégage, et en son sein bat une lumière sur un rythme très lent.





e/se, 2014

e/se est un projet réalisé pour une exposition à la galerie Sultana. Il s'agit de pousser les processus de ré-emploi et de transfiguration qui caractérisent mon travail des dernières années. L'exposition consiste en un grand dispositif de révélation/occultation articulant 3 groupes d'œuvres: des sculptures/tableaux de cendres, réalisés à partir des copeaux calcinés des œuvres de ma précédente exposition à la galerie; des moulages, réalisés eux aussi à partir de ces copeaux de bois, mettant en exergue la perte de définition du moule; et enfin une série de sculptures consistant en des assemblages de plaques de marbre trouvées, véritables sculptures de fantômes.

Ce projet se pose avant tout la question du devenir autre que soi-même, de la persistance et de la trace dans les processus de transmission et de transfiguration. C'est un travail sur et avec la mémoire (mémoire du langage – les sculptures de cendre –, mémoire des formes – les moulages – et mémoire des objets – les marbres assemblés). L'exposition est pensée comme une sorte d'appareil de vision stéréoscopique mental.

Vue depuis la rue il y a deux expositions presque identiques, puisque présentant chacune des pièces de chaque groupe d'œuvres. Elle présente donc deux points de vue légèrement différents sur la même réalité, ou de deux réalités très légèrement différentes, ce qui est le principe permettant de donner de la "profondeur" par la vision stéréoscopique.



*Il n'y a que maintenant. / C'est tout ce qu'il y a toujours eu, 2014, 15 x 15 x 100 cm (copeaux de chêne, résine acrylique) et
Ils croient encore que le langage permet de dessiner les cartes, 2014, 80 x 155 cm (cendres de chêne, résine acrylique)*

Une colonne brisée réalisée avec les copeaux issus de la fabrication d'une précédente pièce. Ils sont agglomérés dans une résine et coulés dans un moule en bois sur le pourtour duquel une citation de Sarah Kane est inscrite en morse. À l'arrière-plan une sculpture de cendres, les cendres étant là aussi celles des copeaux issus de la fabrication des poutres. Le moule en bois forme une phrase de Camille de Toledo.



Je te regarderai et je sourirai en te voyant défaire le lien qui nous relie au monde d'hier, 2014, 155 x 135 x 105 cm (marbre, acier)

Une série de sculptures/assemblages réalisées à partir d'un ensemble de plaques de marbre mises au rebus. Les contraintes: toutes les utiliser, ne pas les modifier (ni recoupées, ni percées...). Elles sont à chaque fois constituées d'une structure en acier, qui les présente comme des parements, dans des jeux de volume travaillant aussi bien sur l'élévation de volumes que sur l'architecture. [titre : Camille de Toledol]



Il n'y a que maintenant. / C'est tout ce qu'il y a toujours eu [again], 2014, 15 x 15 x 65 cm et 15 x 15 x 100 cm (résine acrylique)

Une colonne brisée réalisée avec le moule d'une autre pièce, très abîmé par cette première production. La pièce moule tout autant le texte de départ que le processus de fabrication d'une autre pièce. dans une sorte de surimpression. Titre: Sarah Kanel



Montrer ça: le fait d'apparaître et de disparaître en même temps, d'être en activité pour montrer comment tu essaies de disparaître, 2014, 100 x 200 cm (cendres de chêne et résine acrylique)

Pas uniquement une traduction ou un encodage mais une transfiguration : les copeaux issus de la fabrication des poutres sur Bessette sont brûlés, et les cendres ainsi obtenues sont agrégées grâce à de la résine. Le mélange est ensuite coulé dans un moule fabriqué en bois, et composant le titre de l'œuvre en morse (une citation du chorégraphe Christian Rizzo).



Sans titre (), 2016, 76 x 76 cm (linotype sur chassis acier)

L'ensemble des espaces et interlignes d'un lot de caractères d'imprimerie est assemblé en lignes. Ils forment à la fois un tableau et une partition de silence(s). Ces caractères, qui par définition ne sont jamais imprimés, seront aussi encrés afin de réaliser une suite de 13 gravures dansées, sans presse, nouvelles interprétations de ce jeu de transformations. Enfin, la structure rythmique qu'ils forment sera utilisée comme élément constitutif d'une composition musicale.



Danced engravings #1 (Coil - The dreamer is still asleep), 2016, 98 x 98 cm (gravure sur papier, cadre acier)

Une suite de 13 gravures performées, sans presse, nouvelles interprétations de ce jeu de transformations. La pièce *Sans titre* () a été encrée et posée sur une feuille de papier. L'artiste a ensuite dansé le temps du morceau du titre sur la plaque afin de tirer une gravure à chaque fois différente. empreinte et traduction superposées d'un moment et d'une partition.



Danced engravings #4 (Nurse With Wound - Echo Poeme Sequence No. 2), 2016, 98 x 98 cm (gravure sur papier, cadre acier)

Une suite de 13 gravures performées, sans presse, nouvelles interprétations de ce jeu de transformations. La pièce *Sans titre* () a été encrée et posée sur une feuille de papier. L'artiste a ensuite dansé le temps du morceau du titre sur la plaque afin de tirer une gravure à chaque fois différente. empreinte et traduction superposées d'un moment et d'une partition.



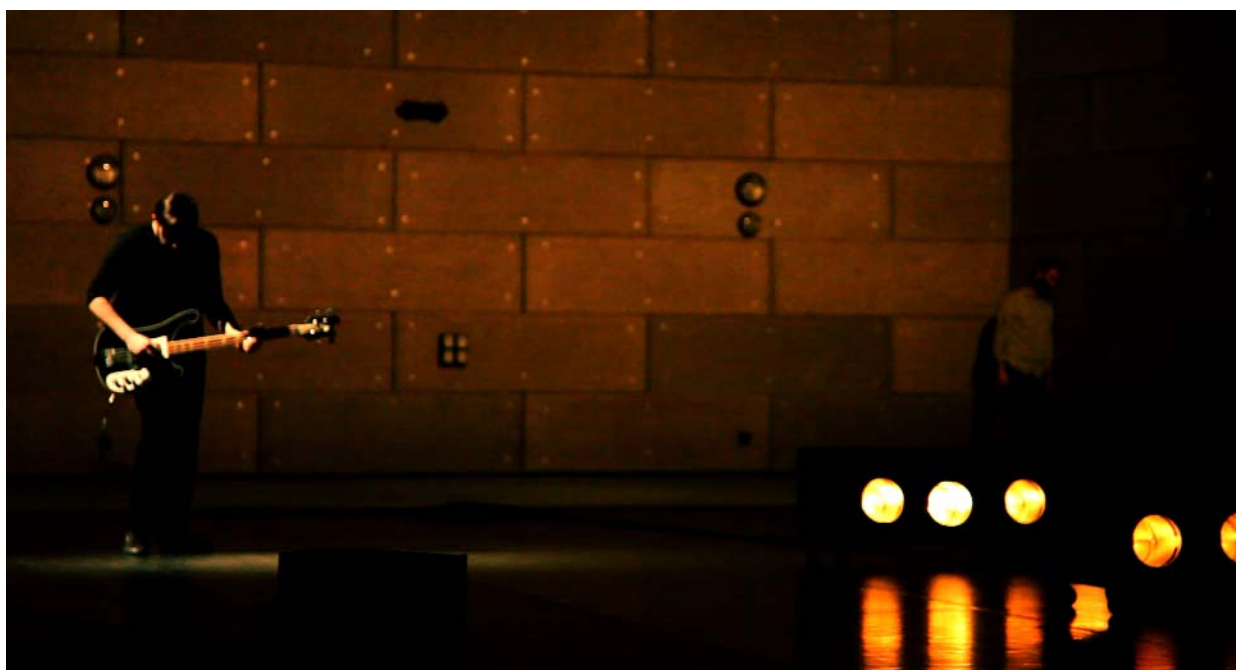
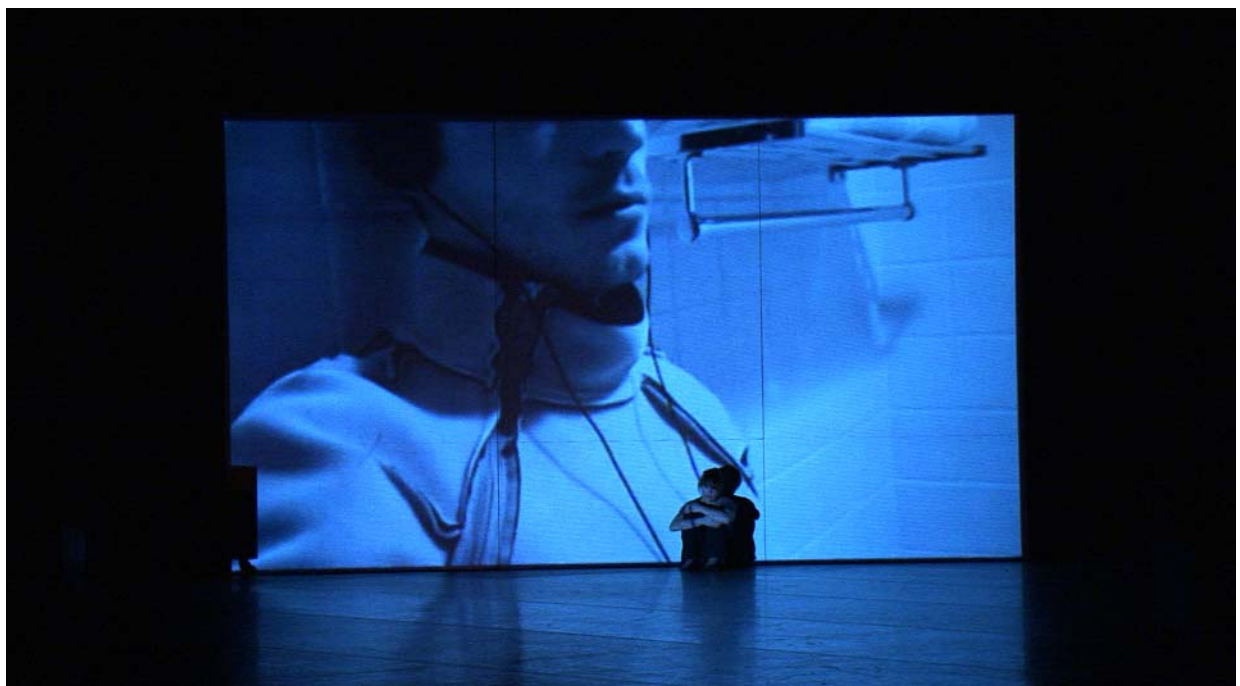
Emmanuel Lagarrigue, *Things Moving*, 2010, création scénique – L'onde, Vélizy-Villacoublay

Mise en scène, musique, vidéo : Emmanuel Lagarrigue

Textes : Julien Thèves

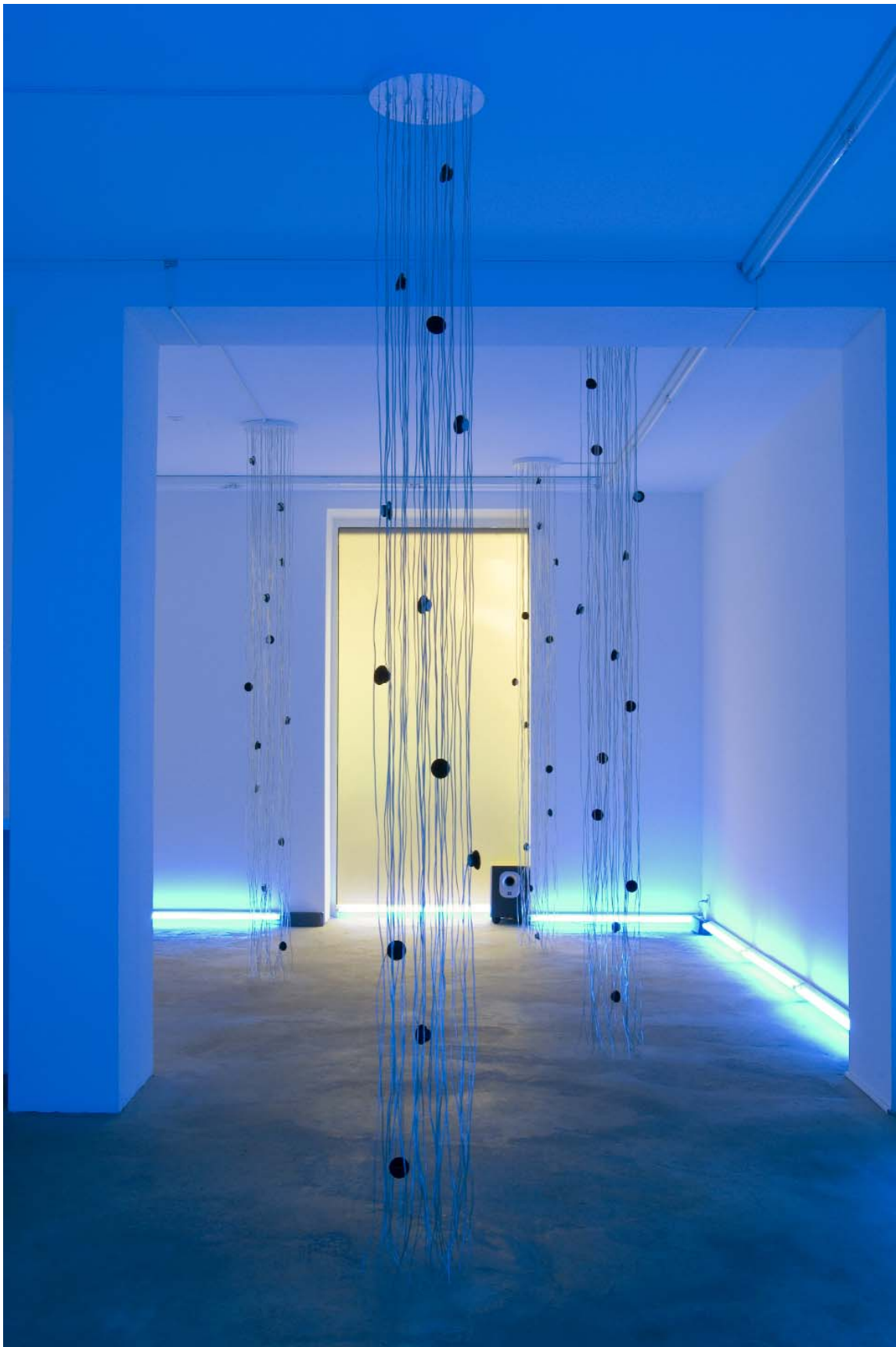
Danseurs : Line Tørmoen et Dimitri Jourde

Acteur, musicien : Nicolas Jorio









Emmanuel Lagarrigue, *I never dream otherwise than awake*, 2006, Installation sonore (dimensions variables)

Comment quelque chose qui nous échappe peut-il exister hors de nous, être transmis, qu'en restera-t-il après de multiples transformations et réceptions ? Évoluant à l'intérieur de l'espace, le spectateur est arrêté par des voix, dispersées, fredonnant des mélodies peut-être trop proches, peut-être trop lointaines. J'ai demandé à 8 personnes de me laisser les enregistrer pendant qu'elles fredonnaient (cette activité presque inconsciente, très intime, où l'on ne se soucie pas de l'extérieur, de l'autre). J'ai ensuite découpé, ré-arrangé, recomposé ces voix avec des sons, des mélodies réalisés spécifiquement pour chacune d'entre elles. L'espace est ceint, comme un horizon à 360°, par une ligne lumineuse bleue qui perturbe le regard, empêchant d'isoler chaque élément de l'ensemble. De cette périphérie provient aussi une musique entêtante que tous les éléments partagent nécessairement. Le spectateur est plongé dans un monde presque onirique qui laisse libre champ à l'évocation d'intimités, à leur transformation, à leur mise en partage, et à un questionnement sur son propre positionnement dans cette expérience.



Emmanuel Lacombe. I never dream otherwise than awake. 2006. Installation sonore (dimensions variables) (détail)



What are you whispering ? Sorrow. Sorrow. Joy. Joy, 2014 (megaphones, son 12 canaux) – Trienal de Arte, Sorocaba (Sao Paulo)

Ce projet au Brésil répond à la question de la Triennale : « Qu'en serait-il du monde en l'absence des choses qui n'existent pas? ». Ma réponse était une interrogation sur la notion de communauté, à travers les textes de Jean-Luc Nancy (*La communauté désœuvrée*) et Maurice Blanchot (*La communauté inavouable*), et de citations de leur référence commune, Georges Bataille. Les extraits que j'avais choisis forment une sorte de traversée de cette idée, que j'ai partagée avec le commissaire et des membres de la triennale sur place, en leur demandant de traduire ces extraits, de les lire, et en les mêlant à ma propre voix. Le titre est lui-même une citation, de Virginia Woolf. L'installation était située sur le toit du lieu d'exposition, un jardin paradoxal puisque sans vue. Son aspect de promenade de prison m'a amené à jouer le jeu du rapport de force qui sous-tend toute forme communautaire. Les megaphones, outils de revendication ou de coercition mais normalement toujours activés par l'homme, sont ici des machines célibataires, éloignés les uns des autres. Le seul lien qui puisse exister entre eux est celui que créera le spectateur, par son déplacement physique et son association mentale.



J'ai faim de l'étendue du temps, et je veux être moi sans conditions, 2013 (plaques de plâtre, haut-parleurs)

Partant de la proposition de Michel Foucault de créer l'hétérotopologie, science des espaces autres, l'espace de la salle est comme "plié" par un unique élément de construction, la plaque de placoplâtre BA13 standard. Depuis les espaces plus ou moins ouverts ou privés ainsi créés sont diffusés des textes jouant de cette notion d'espace (Édouard Glissant, Marc Augé, Paul Virilio, Laurent Mauvignier, etc) [titre: Fernando Pessoa]





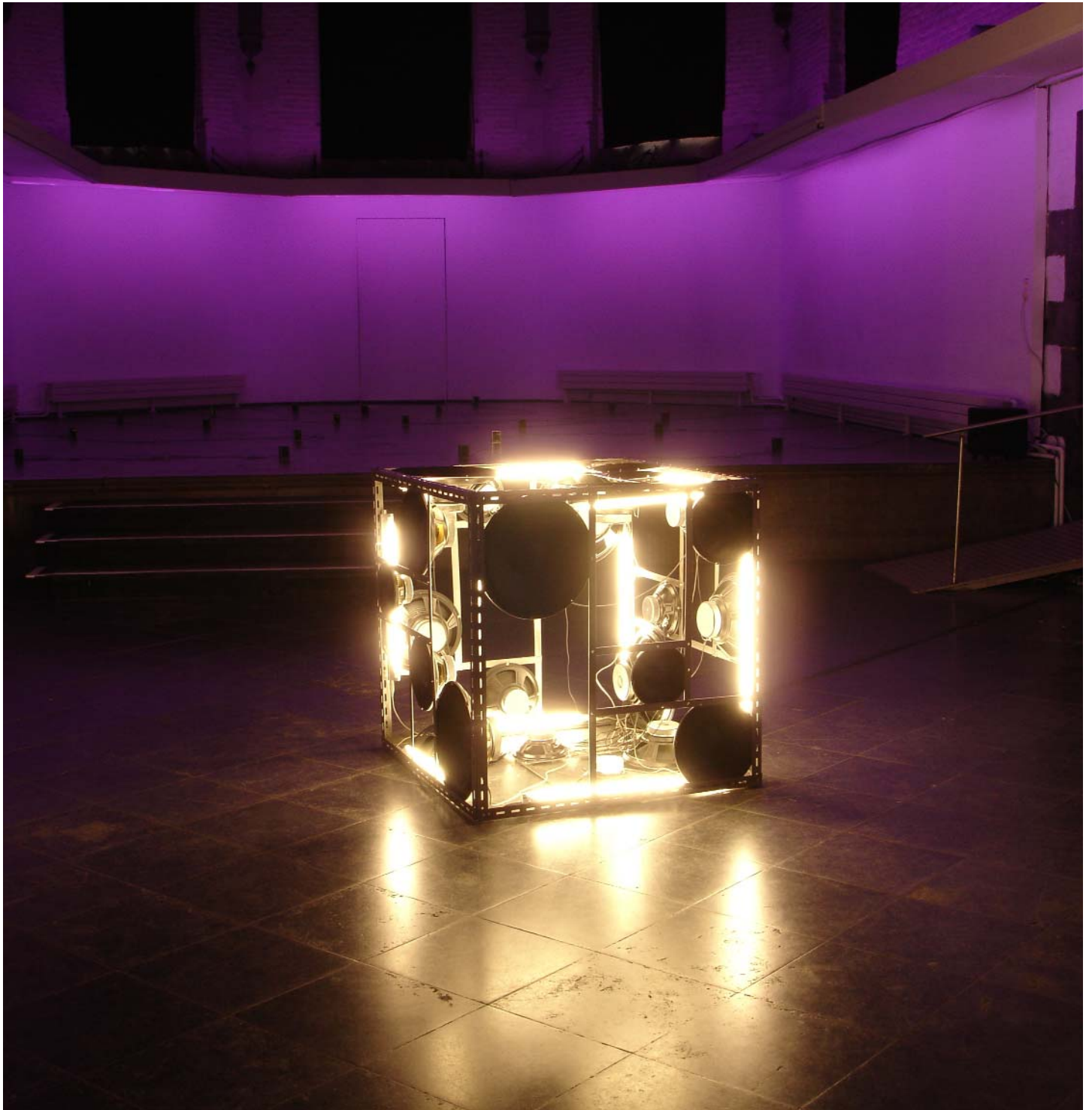
Emmanuel Lagarrigue, *Still seeing worlds that never were*, 2007, Installation sonore (600 x 400 x 150)

Un ensemble de panneaux en un équilibre joueur mais inquiétant. Ils diffusent un son très grave et sourd, proche du grondement ou du tremblement. De certains éléments s'élèvent parfois des bribes de mélodies, ou des phrases chantées, de tristes comptines.



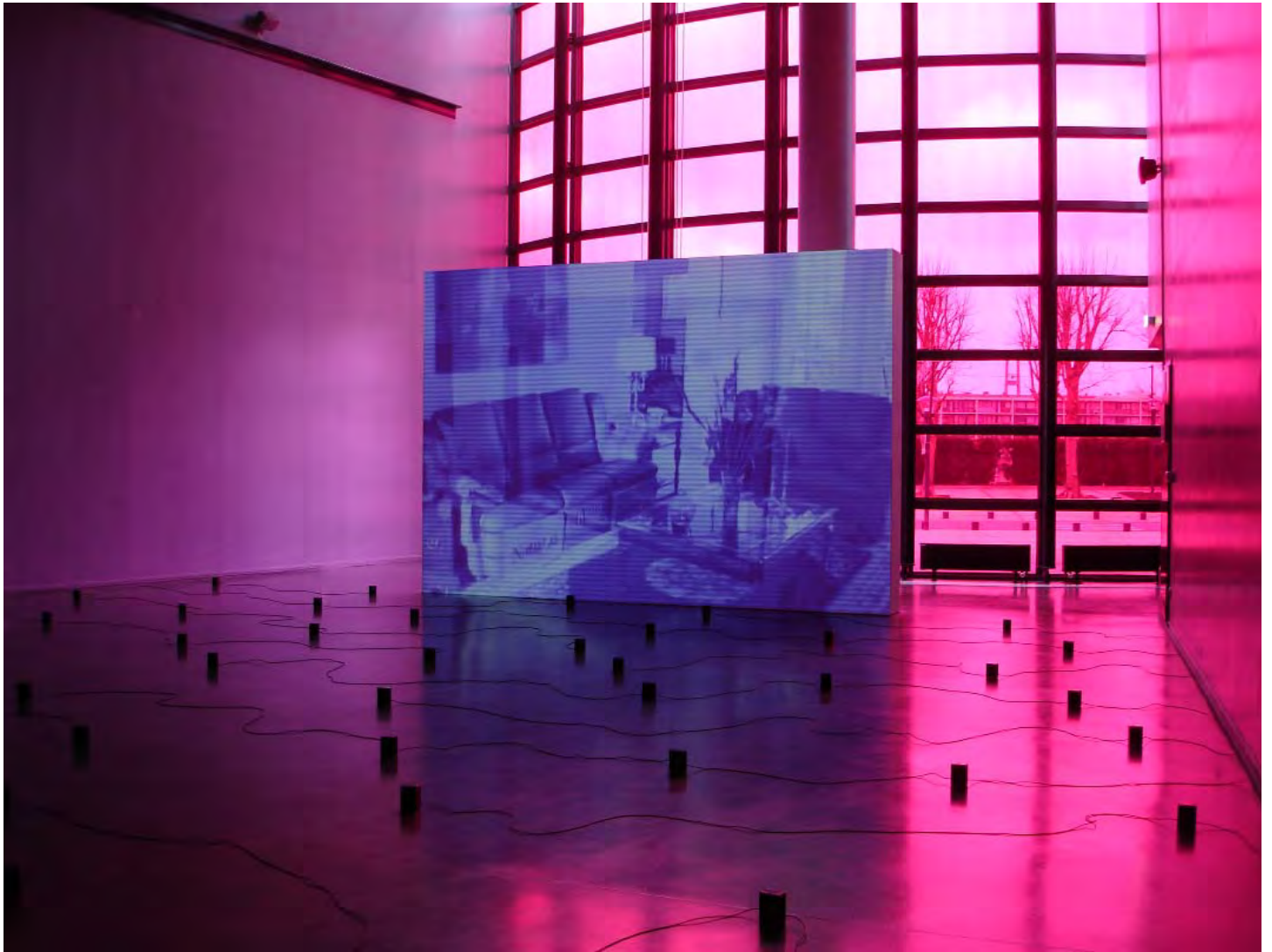
Emmanuel Lagarrigue, *Still no guides*, 2008, Installation sonore (chaque élément: 240 x 60 x 60 cm)

Still no guides est une tentative de reconstruire une mémoire collective. Partant d'un film qui l'avait marqué, l'artiste a enregistré différentes personnes, leur demandant de lui donner les sentiments qu'elles en gardaient. Il a fait rejouer certains dialogues de ce film, mais aussi jouer des extraits d'interview du réalisateur, des commentaires sur ce film ... Il a composée la musique à partir du souvenir qu'il gardait de son sentiment sur ce film. L'ensemble constitue à la fois une trace et une fictionnalisation de cette mémoire partagée, ainsi qu'une manière d'ouvrir ce partage à tous les spectateurs.



Emmanuel Lagarrigue, *Just with your eyes I will see*, 2007, Installation sonore (100 x 100 x 100 cm)

Un texte est lu ("interprété") par différentes personnes. Sa première phrase est empruntée à un roman de Régis Jauffret, phrase qui me restait en tête depuis longtemps. À la suite de cette phrase j'ai écrit un texte, la poursuivant, comme un développement inédit, une ré-interprétation de mémoire, mais aussi une appropriation, une histoire devenue mienne. Chaque face du cube correspond à une personne. Dans chacune des voix apparaissent parfois des échos des autres voix, erratiques. Une musique se développe indépendamment, sur l'ensemble du cube.



Emmanuel Lagarrigue, *This isn't just in your mind*, 2007, Installation sonore (dimensions variables)

Des images trouvées sur internet, représentant des habitations prises par leur occupants, sont projetées sur un mur et des écrans plats. Des vues extérieures défilent de manière très saccadée, et parfois on entre, par lents zooms successifs, à l'intérieur de ces habitations. Une musique, lente et hypnotique, un peu inquiétante, est diffusée du plafond à volume assez fort. Au sol, de nombreux petits haut-parleurs diffusent des extraits de dialogues de films autour de la détermination des rapports humains, sociaux, et de la construction de soi par l'espace domestique.



What are you whispering ? Sorrow. Sorrow. Joy. Joy. (Barcelona), 2015 (son 10 canaux) – Loop Festival, Barcelona

La suite du projet initié à la Triennale *Frestas* de Sorocaba (Sao Paulo), où le travail avait porté sur la notion de communauté chez Maurice Blanchot. À l'occasion du festival *Loop* à Barcelone cette pièce a été poursuivie comme une forme ouverte et productrice de rencontres, idées, situations et formes nouvelles à chaque étape de son existence, lors d'un workshop centré sur la deuxième partie du livre de Blanchot, *La Communauté des Amants*, consacrée au texte *La Maladie de la Mort* de Marguerite Duras. Là encore la rencontre a donné lieu à des échanges et des enregistrements sonores, cette fois avec des étudiants d'une école d'art de Barcelone. Les questions de traduction et de transmission sont centrales dans cette pièce issue de communautés éphémères formées par l'envie de donner une existence possible à ces réflexions. La forme que prend l'œuvre finale est elle aussi totalement dépendante des conditions disponibles là où elle a été réalisée : alors qu'à Sao Paulo un dispositif visuel fort avait été choisi, à Barcelone elle prend la « forme » d'une stricte diffusion sonore (en 10 canaux), sans aucune dimension visuelle.



WH, 2011 (projecteurs, son, programmation DMX)

WH est une installation de retournements, de renversements. Une structure d'affichage en bois est installée en intérieur et non en extérieur. À la place de l'image qu'elle est censée présenter sont placés des projecteurs de théâtre, braqués sur les spectateurs. Ils forment une grille dont on ne s'aperçoit qu'après un moment qu'elle est celle des affichages digitaux, formidablement agrandie. Au-delà de cette présence physiquement impressionnante, le spectateur est aussi entouré par une voix lisant l'un des derniers textes de Samuel Beckett, *Cap au pire*. Trois phrases de ce texte sont absentes de la lecture, trois phrases-clés:

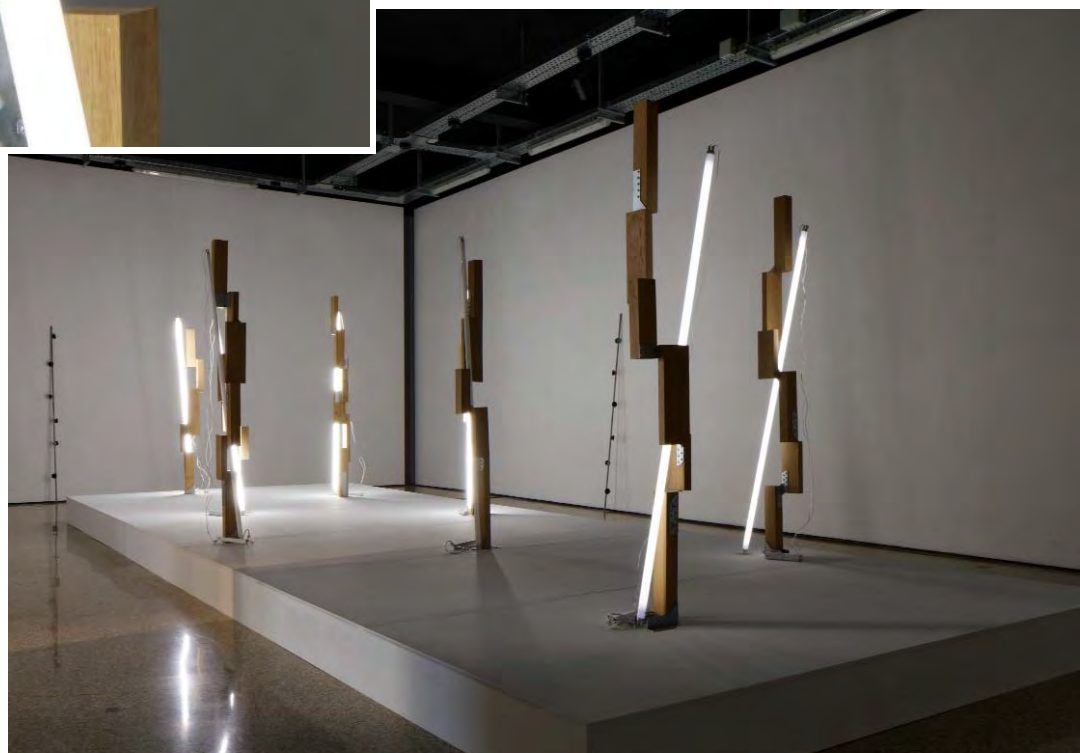
« Essayer encore. Rater encore. Rater mieux »

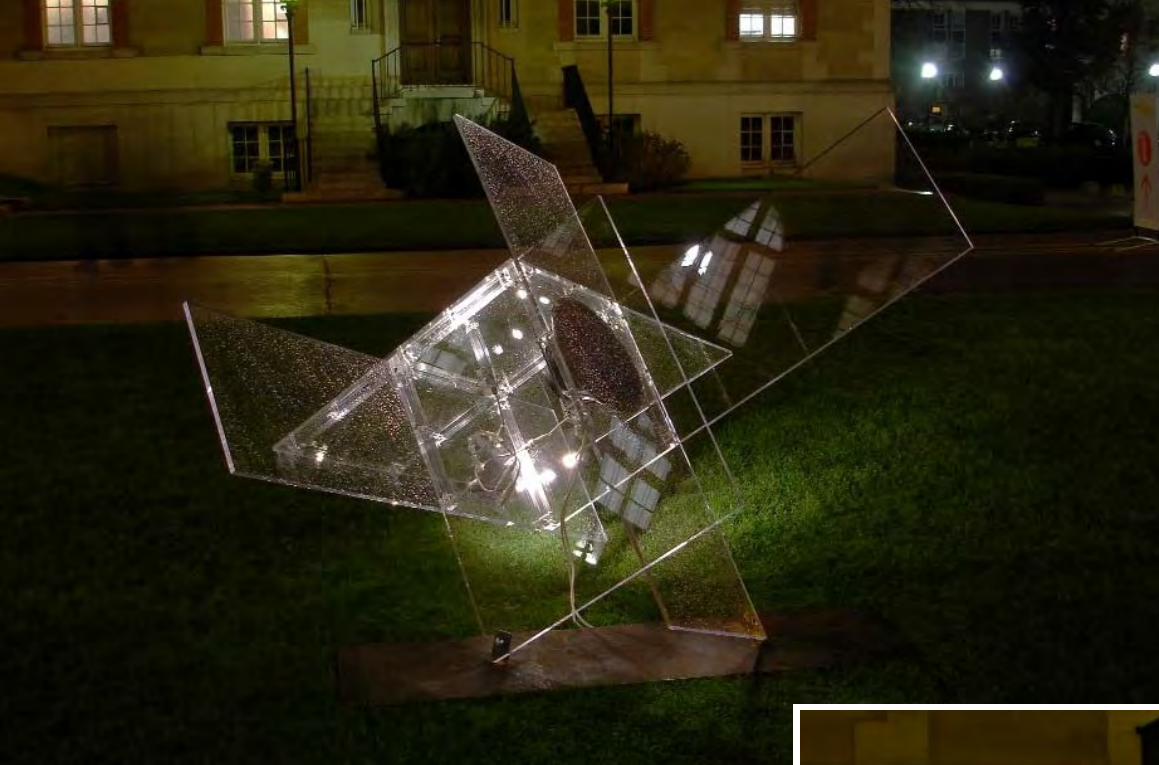
Elles sont "composées", lettre par lettre, par les projecteurs sur la structure d'affichage. Le texte de Beckett est une transformation de la langue en matériau, en mots désarticulés, en signes. La structure d'affichage nous regarde, nous montre qu'elle nous regarde, elle nous éblouit même, jusqu'à parasiter son propre message, qu'elle rend physique. Cette langue et cette puissance nous manifestent notre présence à nous-mêmes. nous demandent de réfléchir à notre position de spectateur. Elles nous prennent à partie. nous obligent à réagir en miroir.



It's funny how some things do remain
2012-2015
(chêne, acier, tubes fluorescents,
programmation DMX)

Un ensemble de 8 sculptures en chêne massif, platines d'acier galvanisé et tubes fluorescents. Partant d'un vocabulaire simple basé sur la répétition et la permutation d'éléments discrets, cette installation rejoue librement une histoire de la sculpture du XXème siècle, associée à une relecture d'une de ses pages musicales majeure. En effet les 8 sculptures sont programmées pour s'allumer et s'éteindre au rythme des 2 quatuors à cordes de Morton Feldman, superposés dans le temps et l'espace de l'installation.



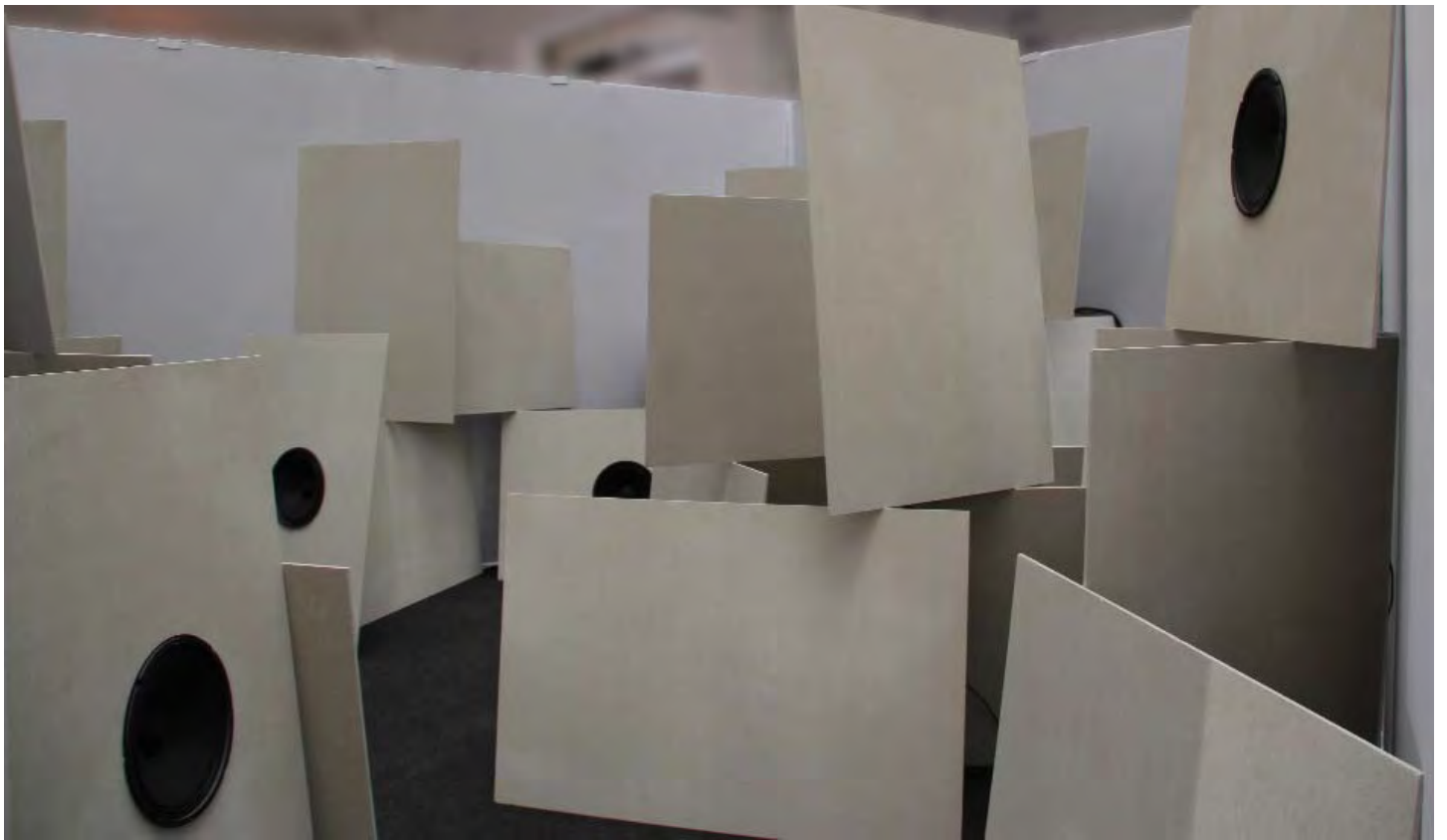


i/e
2009-2012
(approx. 180 x 250 x 220 ccm haque)

Commande du Théâtre de la Cité Internationale – Paris

Comment imaginer une force d'attraction ? Ce pourrait être celle, gravitationnelle, capable de déformer une forme simple (un cube), comme celle de nombreuses voix soumises à des attractions amicales, sociales, amoureuses... Transparente, parfois presque invisible, *réfléchissante*.





Gravity Station, 2012, Installation sonore

Pas tant une installation qu'un environnement, pénétrable, jouant de l'idée de paysage. Sur la base d'un unique élément de construction, se développe un espace protéiforme, fait de perspectives coupées et de refuges instables. Selon les différentes zones sont diffusés des enregistrements d'ambiances et de sons assez typés ("field recordings"), dont la reconnaissance est néanmoins perturbée par leurs superpositions et leur perception mêlée.



Emmanuel Lagarrigue, *It's just a buzzing thing that is always there*, 2009, Installation sonore (42 x 42 x 42 cm)

Une forme simple mais à l'appréhension multiple : monolithe ? sarcophage ? coffre à la gravité particulière ?

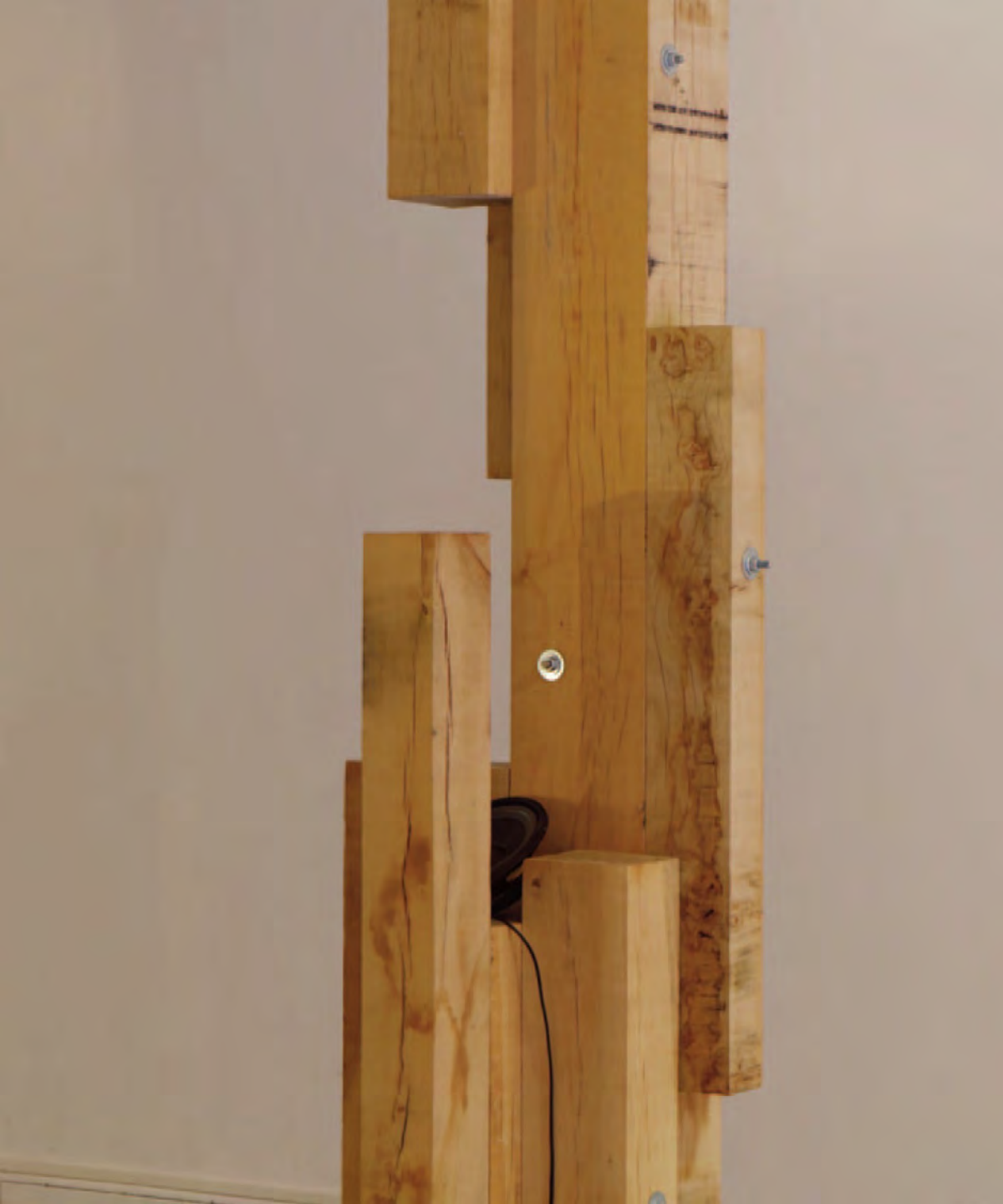
Une énergie condensée, inquiétante, comme la musique qui s'en extrait, lourde, sourde.

Un objet toujours là, que l'on ne peut jamais totalement oublier ...



Emmanuel Lagarrigue, *Sweet things come and go*, 2008, Installation sonore (50 x 50 x 170 cm)

4 cubes posés en équilibre. 2 voix, une masculine et une féminine, répètent inlassablement 2 phrases : "Something you meant. Something I missed." Une mélodie comme une boîte à musique impossible, dont la mélodie change sans cesse, comme le rôle des 2 personnages, comme le référent de ce "something." Une instabilité qui se rejoue sans cesse.



Quelque chose suit son cours, 2014,
dimensions variables (chêne, haut-parleurs)

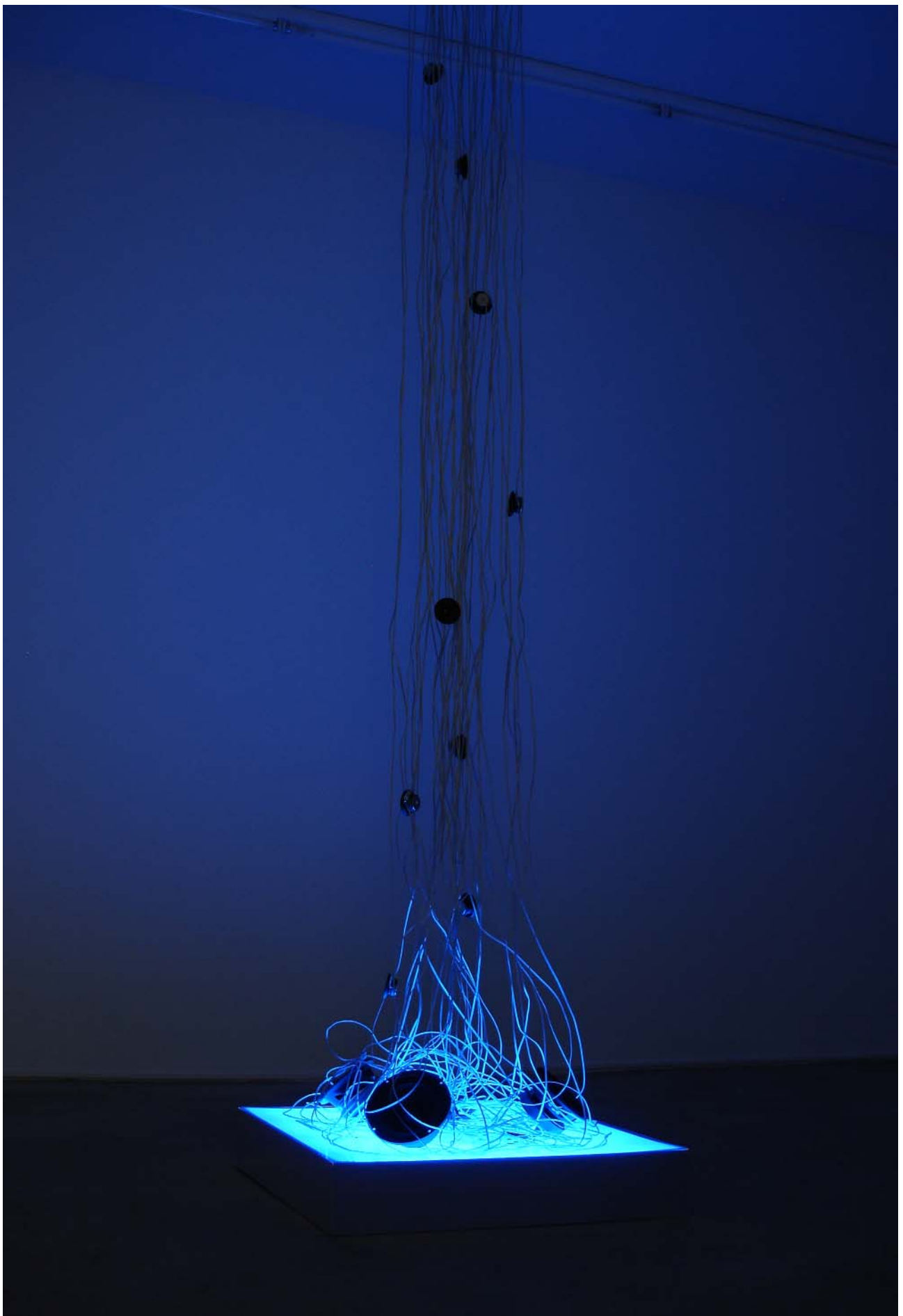
C'est un espace aussi bien physique que mental dans lequel vous pénétrez. Les différentes sculptures qui vous entourent sont des assemblages de poutres en chêne. Elles présentent, ou protègent, chacune un haut-parleur. Celui-ci diffuse la lecture d'un paragraphe d'un texte de Samuel Beckett, par une voix qui chuchotte. La lumière varie continuellement dans cet espace. Elle provient des 3 sculptures qui, comme des structures de stockage ou des oeuvres minimales, contiennent des projecteurs de théâtre. Ils s'allument par groupes, reproduisant un mois de la vie de Benjamin Constant qui, à une époque de sa vie, notait dans son journal intime les événements de ses journées selon un code précis. Vous évoluez dans un espace ouvert, acteur d'une pièce mentale que vous jouez physiquement.





Le crépuscule du matin. (Dans ce jour qui est presque nuit), 2012, 15 x 15 x 300 cm chaque (chêne)

Emmanuel Lagarrigue, cherchant ici à explorer quel impact physique un texte peut avoir tant sur la matière que sur le spectateur, le traduit et l'encode à même nos perceptions. Appelé à déambuler dans un paysage aux formes entaillées, le spectateur circule dans le même temps dans l'espace de la langue et dans celui de son expérience. Les poutres en chêne sont entaillées par des extraits du «Bonheur de la nuit» d'Hélène Bessette traduits en morse. Chaque poutre propose un «quatrain» dont chaque ligne correspond à l'une de ses faces.



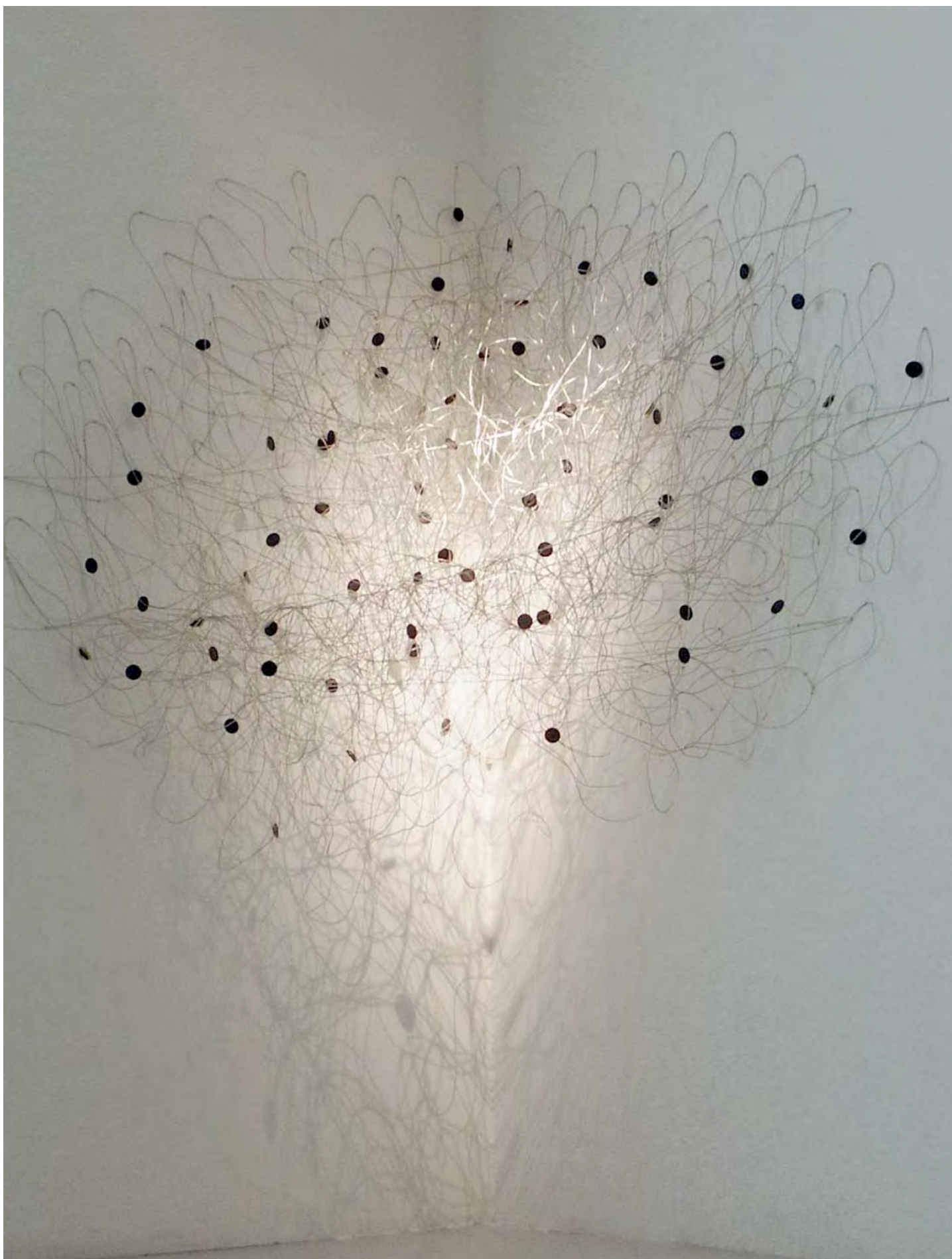
Emmanuel Lagarrigue, *With memory we feed the time back*, 2006, Installation sonore (65 x 65 cm x hauteur variable)

Une voix fredonne, mêlée à d'autres, à des sifflements. Des mélodies sont répandues par 3 plus gros haut-parleurs posés sur un miroir bleu lumineux. L'espace est modifié par cette présence. à la fois discrète et ravonnante. effacée et diffuse.



Emmanuel Lagarrigue, *Sur le fil...*, 2005, Installation sonore (dimensions variables, ici 3,20 x 18 m)

Une installation se présentant comme une très longue cascade, ou un rideau, sur lequel joue la lumière extérieure filtrée en rouge. Des sonorités indistinctes semblent le parcourir, ainsi que certains bruits que l'on reconnaît comme appartenant au registre de la voix, mais sans pouvoir discerner de mots; ce qui suscite une frustration et l'envie de passer au travers de ce "voile". Mais une fois celui-ci traversé, rien ne change, l'envers n'offre pas plus de réponse que l'endroit ...

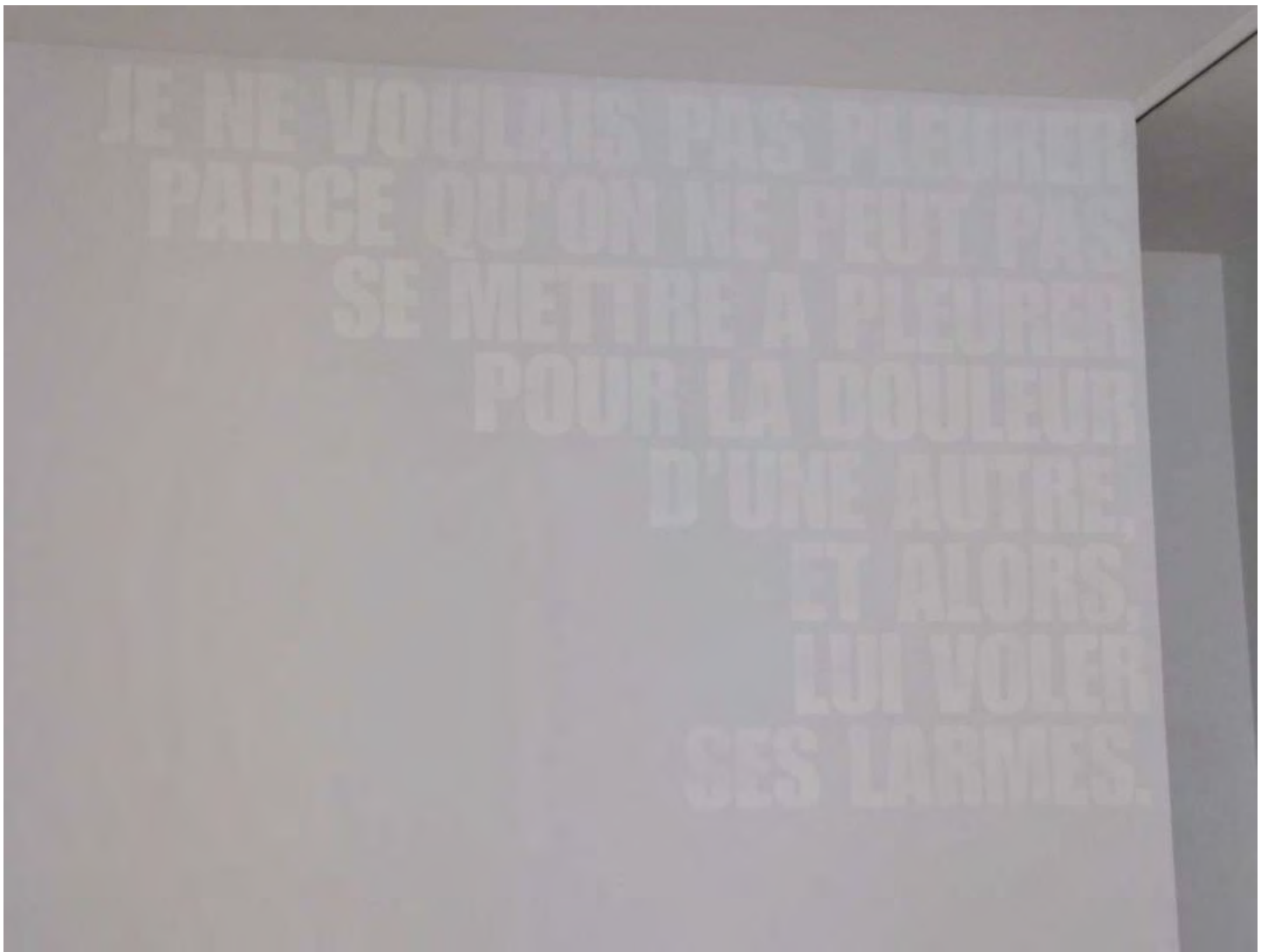


Emmanuel Lagarrigue, *Disturbance*, 2004, Installation sonore (dimensions variables)

Un nuage, ou un buisson, composé de mince fil argenté, s'accroche à un angle de pièce. De petites gouttes noires, en fait de petits haut-parleurs, diffusent une musique sur laquelle une voix parle, parfois proche, parfois lointaine, se déplaçant. Ce personnage parle d'une difficulté



Emmanuel Lagarrigue, *Il faudra aller loin...* Lola Lafon, *Une fièvre impossible à négocier*, 2004, Peinture murale (dimensions variables)
Une présence fantômatique, une voix éclairant à peine un angle de mur. Une citation de Lola Lafon peinte en blanc satiné sur un mur à peine gris. Elle fait penser à un reflet, ou une projection à peine lumineuse.
(Il faudra aller loin et tellement haut pour être un peu mieux que rien)



Emmanuel Lagarrigue, *Je ne voulais pas...* Lola Lafon, *Une fièvre impossible à négocier*, 2004, Peinture murale (dimensions variables)

Une présence fantômatique, une voix éclairant à peine un angle de mur. Une citation de Lola Lafon peinte en blanc satiné sur un mur à peine gris. Elle fait penser à un reflet, ou une projection à peine lumineuse.

(Je ne voulais pas pleurer parce qu'on ne peut pas se mettre à pleurer pour la douleur d'une autre, et alors, lui voler ses larmes.)



Emmanuel Lagarrigue, *Soliloque*, 2004, Photographie (80x80cm)

C'est un image très douce, adoucie, d'un aménagement urbain quelconque. Une petite boîte blanche (un haut-parleur simplifié) s'accroche à l'un des éléments de cet aménagement. Elle doit sans doute émettre quelque chose, tenter de diffuser une voix...



Emmanuel Lacombe. It's not a generous world. 2007



Emmanuel Lagarrigue, *De vous à moi*, 2003, Installation sonore (35 x 35 cm x hauteur variable)

Une vingtaine de haut-parleurs diffuse une musique créée en quadraphonie. Elle contient de nombreux extraits de voix, issus de films ou de disques, qui parlent tous d'une forme de rapport à l'autre, que celui-ci soit amoureux, amical, absent, fantasmé, décedé... Le dispositif fait que ces voix superposées partent dans de nombreuses directions, permettant au spectateur d'évoluer autour de la pièce et de modifier sans cesse sa perception.